**MAISONNEUVE ET Cie**
15, quai Voltaire, à Paris.

**A LA TOUR DE BABEL**
*(Anc. maison* TH. BARROIS)

Librairie orientale et européenne
SS. Pères grecs et latins, Conciles
Liturgie. Livres sur l'Amérique
et les Beaux-Arts,
Livres à figures, etc., etc.

15.63

John Carter Brown
Library
Brown University

by Louis Gabriel Bourdon

# VOYAGE
# D'AMÉRIQUE.

*DIALOGUE EN VERS,*

*Entre l'Auteur & l'Abbé ***.*

A LONDRES;

*Et ſe trouve à PARIS,*

Chez PICHARD, Libraire, Quai & près des Théatins.

1786.

# *AVIS DE L'ÉDITEUR.*

CET Ouvrage a été compoſé avant la fin de la dernière Guerre. Les perſonnes de qui nous le tenons nous ont fait un ſecret du nom de l'Auteur, mais elles nous ont aſſuré qu'à ſon retour d'Amérique, le fond de cette converſation avoit réellement eu lieu entre lui & l'Abbé *** mort depuis quelque-tems. Ce dernier étoit un homme ſingulier, aſſez inſtruit, gai quoiqu'un peu cauſtique, aimant, comme on dit, à narrer, mais dont les narrations, ſous un air de naïveté, renfermoient preſque toujours des alluſions plus ou moins voilées. Il avoit encore un autre défaut ou, ſi l'on veut, un autre talent ; ( car ici la manière de ſentir détermine le

blâme ou l'éloge) c'étoit cette tournure d'eſprit qui ne manque preſque jamais de trouver un côté plaiſant aux choſes les plus ſérieuſes, ſouvent même les plus tragiques, & qui, par des rapprochemens bizarres, transformeroit, s'il étoit poſſible, les atrocités en ridicules. Les témoins de cette converſation, que le contraſte des perſonnages a pu rendre piquante, ont engagé l'Auteur à la mettre en Vers ; il s'eſt prêté à leurs deſirs & voilà ce qui a donné lieu à cette Pièce.

Comme pluſieurs des alluſions de l'Abbé *** & d'autres traits ſuppoſent des connoiſſances que tous les Lecteurs peuvent n'avoir pas préſentes à l'eſprit, nous avons cru leur faire plaiſir, en éclairciſſant ces Paſſages par des Notes qui ſe trouveront à la fin de l'Ouvrage.

# VOYAGE D'AMÉRIQUE.

## *DIALOGUE EN VERS,*

### *Entre l'AUTEUR & l'ABBÉ ****

L'ABBÉ.

SUR les pas de d'Eſtaing, à bord du *grand* Voltaire*,
Protégé par ces Dieux du Pinde & de la guerre,
Enchanteurs bienfaiſans pour qui tout eſt aiſé,
Je ne ſuis plus ſurpris, ſi vous avez oſé,
Du Marin Camoëns (1) déployant le courage,
Pour voir un autre monde, affronter le naufrage,
Comme tout eſt changé ! vers le tems de Lamech
Vous auriez pourtant fait ce voyage à pied ſec.

---

* *Nom du Vaiſſeau de tranſport ſur lequel l'Auteur étoit embarqué.*

L'AUTEUR.

Bon !

L'ABBÉ.

Oui, ce vaſte lit où le grand Dieu Neptune,
Comme un ſimple mortel, époux très-peu conſtant,
Pour réchauffer Phébé qui gèle dans la Lune, (2)
Deux fois par jour ſe leve & retombe en jurant,
Etoit alors au monde, une immenſe contrée,
Digne habitation de Saturne & d'Aſtrée,
La défunte Atlantique enfin, ce pont volant
Qui joignoit, nous dit-on, l'Ibère au Cannibale, (3)
Des ſciences des Arts, terre antique & natale, (4)
Où, de ſes facultés déployant mieux l'eſſor,
L'homme avoit découvert tout ce qu'il cherche encor.
Platon le ſavoit bien, quand, pour apprendre à vivre
A ſes Concitoyens qu'avoit gâtés Solon,
Il s'y rendit un jour dans un rêve profond,
Rêve fou tel enfin que nos ſages les font,
Et de ſa *République* en remporta le livre.
A ſon exemple auſſi, mais ſans en dire mot,
Poète, Médecin & Philoſophe même,
Chacun prend là ſes vers, ſa drogue ou ſon ſyſtême,
Le porte-ciel Atlas qui n'étoit pas un ſot,
Du monde au grand Newton, y montra la phyſique (5)
Avant Lulle, (6) Torré, (7) Price (8) & tous nos ſoufleurs,
On y fut, au moyen de la poudre hermétique,
Pour quelques millions fondus aux amateurs (9)
Faire quatre grains d'or vraiment philoſophique.
Des chefs-d'œuvres en tout c'eſt la grande fabrique,
On y fit les Pantins & peut-être Janot. (10)
La bruyante Iliade & l'indiſcret Émile (11)
Sont tous les deux ſortis des Magazins de l'Iſle.
C'eſt auſſi, comme on ſait, dans le même entrepôt

Que très-discrètement nos Encyclopédistes
Des sciences, des arts dont ils suivoient les pistes,
Par ordre alphabétique ont trouvé le dépôt.
Mais ce Livre atlantique avoit un grand défaut,
On osoit y prêcher la paix, la tolérance ;
Et l'article *Morale* & sur-tout *Bienfaisance*
Sont cause que cette Isle hélas! a fait capot,
Cette Isle alors en proie à de prétendus sages,
Qui des peuples trompés en tout tems, en tout lieu,
Eclairoient les esprits par leurs mauvais ouvrages,
Et, comme ce Socrate objet de vains hommages,
Avoient l'impiété de n'adorer qu'un Dieu ; (12)
Mais où l'on a du moins compté jusqu'à trois vierges,
Des Jardins d'Hesperus, ces fidèles concierges, (13)
Dont la beauté terrible & l'indomptable cœur,
Seuls dragons d'un pays peuplé de tourterelles,
Ont su mille ans & plus, tant elles faisoient peur,
Jusques au tems d'Hercule encor plus diable qu'elles,
Sauver de tout danger & leurs fruits & leur fleur.
Qu'en dites-vous, Monsieur, n'est-ce pas grand dommage
Qu'une telle Contrée ait ainsi fait naufrage ?
Mais si tout le pays en un jour fut noyé,
Si la mère n'est plus, au moins on a la fille,
Car le monde nouveau, si j'en crois Don Babille,
Ne doit ses habitans qu'à ce peuple oublié.
Un livre à ce sujet est même publié (15)
Où l'on prétend qu'ils ont certain air de famille :
Vous qui les avez vus, qu'en pensez-vous ?

L'AUTEUR.

Hélas !
Pour vous dire le vrai, je ne m'y connois pas.

L'ABBÉ.

Comment vous n'avez point parcouru ces peuplades,

Où l'on ne voit jamais ainſi que parmi nous,
De complaiſans valets ſous le titre d'époux,
Au lieu de corriger ſes folles incartades,
Trembler au moindre mot de Madame en courroux ?
Vous n'avez jamais vu d'iroquoiſes Matrones,
Jamais montré vos vers à quelqu'Alibamon ;
Vous n'avez point ſéduit de Princeſſes huronnes,
Ou partagé le lit d'un Chactaw ?

L'AUTEUR.

Ma foi non.

L'ABBÉ.

Ainſi, vous ne pouvez embellir vos voyages
De ces tableaux brillans, ſi chers aux curieux,
Qui voient là comme ici les malheureux ſauvages,
Pour un arpent de bois ſe déchirer entr'eux.
Mais ici poliment on procède au carnage,
Même par intérêt l'un l'autre on ſe ménage :
Les premiers pas ſont lents & peut être ennuyeux.
Là, par une tactique au moins expéditive,
La guerre très-ſauvage & qui ſe fait des mieux,
Dans le pays vaincu ne laiſſe ame qui vive :
Là, des Ogres hideux de leur proie à l'affut,
Après avoir la nuit, vingt contre un s'il ſe pût ;
Pour rendre la victoire & plus prompte & plus sûre,
A grands coups de tomawk donné ſur l'occiput,
Renverſé l'ennemi, femme, enfant quelqu'il fût,
De ſon crâne écorché portent la chevelure.
Les fêtes de la paix viennent après cela,
Bal, chants, banquet ſur-tout & grande ſymphonie,
Un captif engraiſſé pour ce jour de gala,
Jouant le premier rôle au tragique opéra,
Fait très-bien les honneurs de la cérémonie ;

Coryphée à la fois de la danſe & du chant,
Piqué, mordu, brûlé par plus d'un figurant,
La torture eſt par lui très-gaiment endurée ; (16)
Le ladre n'en tient compte & va toujours braillant
La funèbre chanſon de ſon enterrement,
Tandis que de plaiſir cette horde enivrée,
De la pièce à la fin hâtant le dénouement,
Hurle comme une meute autour de ſa curée.

L'AUTEUR.

Hé ! de grace, arrêtez, laiſſons-là ces horreurs ;
Vous prenez vainement le ton du perſiflage,
Du malheureux mon cœur a reconnu l'image,
Il eſt déchiré.

L'ABBÉ.

Bon ! liſez nos voyageurs,
Tous ſavans, comme on ſait, & ſur-tout point menteurs ;
A ces gaités-là près, le ſauvage eſt bon diable,
Il danſe, (17) il aime à rire &, puiſqu'il eſt joyeux,
Il eſt heureux ſans doute.

L'AUTEUR.

Heureux ! le miſérable !
S'il étoit moins à plaindre, il ſeroit odieux.
On nous a trop vanté l'homme de la nature,
Nul être plus que lui n'a beſoin de culture,
Il doit apprendre tout juſqu'à l'art d'être heureux.
Quoiqu'en diſe Rouſſeau que j'aime & que j'honore,
Si l'homme en nos cités n'eſt pas exemt de maux,
Le ſauvage eſt cent fois plus miſérable encore.
Et vices, & malheurs, il a tous les fléaux ;
Sans plaiſirs, ſans vertus, ſans devoirs qu'il reſpecte,
Son cœur eſt auſſi vil que ſa vie eſt abjecte.

C'eſt la ſociété dont les heureux travaux
De la nature à l'homme ont aſſuré l'empire ;
C'eſt elle qui lui montre à penſer, à ſentir ;
De ſes deſirs fougueux prêts à l'aſſujettir,
C'eſt elle qui l'inſtruit à craindre le délire.
Livrée au ſeul inſtinct, ſans morale & ſans loix,
Atroce en ſes fureurs, ardente à ſe détruire,
Nue, affamée, errante au ſein des vaſtes bois,
De tous les animaux notre eſpèce eſt la pire.

L'Abbé.

Ami du genre humain, mais ami très-grondeur,
Rouſſeau, le bon Rouſſeau n'eſt pas exemt d'humeur,
Je le ſais, il a pu, dans ſa verve cauſtique,
Faire de ſon Sauvage un beau panégyrique,
Exprès pour déprimer, & certe injuſtement,
Nos pauvres Citadins qui le célébroient tant.
Mais ne donnez-vous pas dans un excès contraire ?
Ce Sauvage, après tout, content dans ſa misère,
Faiſant, mais ſans danger, toujours ſa volonté,
Libre d'ambition, paiſible, ſolitaire,
S'il n'a pas les vertus, a du moins la bonté.
On le peint juſte, humain, fils ſoumis, tendre père, (18)
Ami fidèle & sûr.

L'Auteur.

On peint une chimère.

Eh ! comment pourroit-il connoître l'amitié,
L'auguſte bienfaiſance ou la douce pitié,
Des ſentimens enfin nourrir la pure flame,
Si le premier de tous eſt éteint dans ſon ame ?
Inſenſible, ô Nature, à tes plus tendres vœux, (19)
Il méconnoît l'amour, c'eſt un monſtre à tes yeux.

L'ABBÉ.

Quoi ! des pauvres humains, telle eſt la deſtinée
Dans cette région qu'on dit ſi fortunée :
Où l'eau, le ciel, la terre & tous les élémens,
Conſpiroient au bonheur de ſes premiers enfans.

L'AUTEUR.

On l'a dit, on l'a cru ; l'homme aime l'impoſture :
La fiction eſt douce & la vérité dure.
Hélas ! dans ce pays encor jeune & nouveau, (20)
Où ſorti depuis peu de la nuit du tombeau,
Tout eſt brut & ſauvage, & l'homme & ſa patrie.
Des huit mondes errans, Monarque glorieux, (21)
Amant de la nature & père de la vie,
De l'ardent équateur, ſuperbe, radieux,
Ton œil careſſe en vain une terre engourdie,
Sous le dôme épaiſſi des plus ſombres forêts,
Son ſein inanimé n'a point ſenti tes traits ;
Et, tandis que par-tout la nature s'empreſſe
A s'embellir par toi de ſa fécondité,
A l'amoureuſe ardeur du charme qui la preſſe,
L'inſenſible Amérique a ſeule réſiſté,
Sa ſauvage froideur repouſſe ta tendreſſe,
Et ſemble ſe complaire en ſa difformité.
Nous ne connoiſſons point ces filles de la terre,
Ces immenſes forêts, triſtes comme leur mère,
Rappellez-vous le bois obſcur, ſilencieux,
Où le Taſſe nous peint en vers harmonieux,
Des ſpectres, des démons l'effroyable cortége,
Ecartant les humains de ces funèbres lieux,
Et des arbres ſacrés dont le fer ſacrilége
N'avoit point violé les troncs religieux ;
Voyez dans le Tableau de notre Gaule antique,

Ces terreins envahis par le peuple nombreux
Des hêtres, des ſapins, des ormes tortueux
Que, le front couronné du gui patriotique,
Dominoit avec pompe en Roi majeſtueux,
Le chêne nourricier de nos premiers ayeux ;
Bois affreux, redoutés, couverts d'ombres perfides
Où prêtres & bourreaux, les barbares Druides,
Souilloient de ſang humain les autels de leurs dieux.
Tel & plus ſombre encor, plus affreux, plus ſauvage,
Eſt l'aſpect des fôrêts ſur cette horrible plage.
Tandis que, pour orner le ſol de nos climats,
Les arbres vers les cieux s'élèvent en portique,
Leur famille trop vaſte au ſein de l'Amérique
Y ſurcharge la terre & ne l'embellit pas :
Vous n'y verrez jamais leur tige libre & pure
Agiter dans les airs ſa jeune chevelure.
Dégradés, vils appuis des plus vils végétaux,
Du lichen qui les ſouille empruntant la verdure,
Au milieu des buiſſons, leurs indignes rivaux,
Ils cachent d'un front nud la honteuſe parure.
Sur cet amas confus d'avortons languiſſans,
Les débris entaſſés d'arbres morts ou mourans,
Elèvent une voûte impénétrable, obſcure,
Inacceſſible à l'air, tombeau de la nature,
Où parmi la béjugue empoiſonnant les dards, (23)
Le hideux ſcorpion armé de deux poignards,
L'atome imperceptible & pourtant homicide,
Sur les troncs dépouillés croît un peuple fétide,
De mouſſes, d'agarics, de fongus rebutans,
Paraſites des morts, vampires végétans ;
Et ces bois redoutés n'offrent dans leurs ténèbres
Que l'horreur du cahos & ſes œuvres funèbres.
Là, des valons noyés ſous d'immobiles eaux
S'élèvent dans la nuit de funèbres oiſeaux,
Dont les lugubres cris & le ſombre plumage

Semblent du noir Cocyte annoncer le rivage;
Tandis qu'un long eſſaim d'inſectes vénimeux,
De reptiles impurs les ſiflemens affreux,
Et tout l'air infecté d'une vapeur immonde,
Tourmentant l'odorat & l'oreille & les yeux,
Répandent à l'entour une terreur profonde.
Ailleurs, l'homme étonné ne voit de toutes parts
Qu'un horizon borné par d'immenſes remparts.
Mais avec quel reſpect mon œil les conſidére
L'un ſur l'autre entaſſés, ces rochers effrayans,
Ces monts perçant la nue, invincibles géans
Dont les énormes bras courbés ſur l'hémiſphère
Agitent la tempête & lancent le tonnerre,
Tandis que leur front calme au ſein d'un air plus pur,
Concitoyen des cieux & ceint de leur azur,
De la foudre & des vents contemple en paix la guerre.
Tel fut l'homme peut-être à l'époque proſpère
Des premiers jours du monde & des ſiècles naiſſans,
Quand ſon ame ignoroit le tumulte des ſens,
Tel eſt encore le ſage au milieu du vulgaire.
O vous, échappés ſeuls au naufrage des ans,
Parlez, apprenez-moi l'hiſtoire de la terre,
L'hiſtoire de ce globe & de ſes habitans,
Vieillards contemporains de tant d'événemens,
Vous de tant de ſecrets les ſeuls dépoſitaires,
Rochers de l'Apalache & monts des Cordelières,
Enfans ſilencieux de la terre & du tems,
Des archives du monde, antiques monumens
Où la nature, au fond des antres ſolitaires,
Cache loin des mortels ſes auguſtes myſtères.
Mais que vois-je! parmi ces neiges, ces frimats,
De ces monts couronnés par d'autres monts de glace
Une épaiſſe fumée a couvert la ſurface,
La foudre à chaque inſtant brille & tombe en éclats;
Des flots impétueux vomis par cent nuages,

Inondent à grand bruit ces funeſtes rivages ;
La terre épouvantée & tremblant ſous mes pas,
Par un murmure ſourd répond à la tempête
Et le ſoleil en deuil qui ſe cache & nous fuit
Abandonne ce monde aux horreurs de la nuit,
Quand des Andes ſoudain incendiant la crête
Par mille jets brillans, fier & victorieux
Le Volcan de ſa flâme éclaire au loin les cieux :
Une gerbe éclatante a couronné ſa tête,
Et les feux qu'il vomit en napes retombans,
Roulent de roche en roche, & caſcades nouvelles
Font jaillir de leurs flots les vives étincelles.
A l'aſpect de ces feux transformés en torrens,
Aux éclats de la foudre, aux murmures des vents,
A ces convulſions de la terre & de l'onde,
A ce combat affreux de tous les élémens,
Seul parmi ces débris & ces renverſemens,
Revenu par dégrés de ma terreur profonde,
En élevant au ciel mes bras reconnoiſſans,
Je me crois échappé des ruines du monde.

L'Abbé.

*Bravo* ! Savez-vous bien que voilà des tableaux
Fortement deſſinés, &, comme on dit, très-chauds ?
Mais (à ma bonne foi pardonnez ce langage)
N'auriez-vous pas, Monſieur, en poète prudent,
Et, comme vous diroit ici plus d'un plaiſant,
Seulement de la Porte * (24) entendu ce tapage ?

L'Auteur.

Quoi !

---

* Alluſion à la compilation de l'Abbé de la Porte, ſous le nom du *Voyageur Français*.

L'ABBÉ.

Rien ; je m'apperçois que vous ne ſentez pas
Du malin Calembourg les charmes délicats.
Entre nous, cependant, j'ai de la peine à croire
Que vous ne m'ayez pas bercé de quelque hiſtoire ;
Car avec vous, Meſſieurs, grands coureurs de pays,
Les gens ſimples & bons ſe trouvent ſouvent pris.
Là, ſérieuſement, aucun ne nous écoute,
Ainſi parlez-moi vrai : comme nos beaux eſprits,
N'auriez-vous pas, au moins pour abréger la route,
Achevé la moitié du voyage à Paris ?
Ce que vous rapportez l'avez-vous vû ?

L'AUTEUR.

Sans doute.

L'ABBÉ.

Ainſi vous avez vu (non comme on voit ici)
Plus d'un monſtre cruel par la mort adouci,
Venu des bords lointains, comme bête étonnante
Occuper au Muſée une place vacante,)
Mais ſur leur ſol natal, bien portans, gros & gras ;
Des reptiles ſiflans les fameux potentats,
Ces terribles buyos au ſoufle magnétique,
Auprès deſquels Cadmus & ſa compagne antique
Très petits courtiſans auroient rampé bien bas ; (26)
La grenouille géant & la feuille vivante ;
De la grande Arachné les dents & les huit bras ;
L'énorme papillon de la roſe brûlante, (27)
Et cet oiſeau qui peut, ſelon nos Paul Lucas,
Porter comme une mouche un bœuf ſur la montagne,
Et de ſon voile immenſe ombrager la campagne. (28)

L'AUTEUR.

L'exagération eſt un peintre ignorant
Qui décrit & rend faux le vrai même en l'outrant ;
Mais, dans ces régions en merveilles fertiles,
Montagnes, fleuves, lacs, inſectes & reptiles,
L'homme ſeul excepté, tout eſt ſublime & grand.
Avec quelle fierté la main de la Nature
Deſſina de ces monts l'étonnante ſtructure !
Quel caractère auguſte elle impoſe à ces flots
Roulant un océan dans leurs vaſtes canaux !
Vous qui, dans ce pays ſervile & tributaire,
De vos antiques eaux déployant les fureurs,
Oſez ſeuls diſputer l'Empire de la terre
Aux tyrans de l'Europe, à ſes arts oppreſſeurs,
Que j'aimois à vous voir loin de nos froides zones ;
Orénoque indompté, ſuperbes Amazones,
Tantôt marcher en paix d'un pas majeſtueux,
Tantôt précipités dans les gouffres avides,
Rejaillir juſqu'au ciel en montagnes humides,
Ou, las de retenir vos flots ſéditieux,
Franchiſſant les rochers qui défendent vos rives,
Pourſuivre dans leurs monts les Driades craintives,
Des antiques forêts arracher les enfans,
Et, traînant avec vous leurs dépouilles captives,
Par vos ſoixante bras, (29) indomptables Titans,
Du Monarque des mers ouvrir les vaſtes flancs !

L'ABBÉ.

Du ravage des eaux (30) que votre muſe admire
Le Bipède voiſin ſi bon, mais ſi puant,
Tout folâtre qu'il eſt n'a pas ſujet de rire.
N'eſt-ce pas en effet, pour fuir cet élément,
Qu'avec les Ouarins d'arbre en arbre ſautant,

On voit pendant ſix mois le malheureux Sauvage
Leur diſputer peut-être avec déſavantage,
Son ſouper de fruits verds, ſa femme & ſa maiſon ?
Ce Sauvage pourtant par un brévet de Rome, (31)
Ce Sauvage ſi laid n'eſt pas ſinge, mais homme ;
Entre nous ſa gaité n'eſt pas trop de ſaiſon :
L'admirez-vous auſſi ?

L'AUTEUR.

Vous ſavez bien que non.
Mais j'admire, il eſt vrai, cette Nature fière,
Qui, loin de reconnoître en l'homme un ſouverain,
Ne ſemble qu'à regret le ſouffrir dans ſon ſein,
Et veut ſeule régner dans ce vaſte hémiſphère.
J'admire avec effroi ſes énormes enfans,
Des antiques rochers les cimes orageuſes,
Ces reptiles ouvrant leurs bouches monſtrueuſes,
Ces fourmis, ces oiſeaux & ces fleuves géans,
Tous ennemis de l'homme & ſes premiers tyrans.

L'ABBÉ.

On voit en effet là des choſes merveilleuſes !

L'AUTEUR.

Oui ; mais j'y trouve encore un ſpectacle plus beau.

L'ABBÉ.

Je ne puis croire, au moins d'après votre tableau,
Que ce prodige-là ſoit de l'eſpèce humaine.

L'AUTEUR.

Il en fait l'ornement : c'eſt ce Peuple nouveau
Qui, ſage, libre, heureux, cultivant ſon domaine,
Eſt de ces régions le premier phénomène.

L'Abbé.

Et ce Peuple, Monſieur !.....

L'Auteur.

L'Univers ſait ſon nom ;
C'eſt l'Enfant généreux de la vieille Albion.
Proſcrit, forcé de fuir une ingrate Patrie, (32)
Il ſut de ces climats vaincre la barbarie,
Aux ſauvages déſerts par ſon travail domptés,
Fit connoître des fruits, des hommes, des cités,
Juſque dans les fureurs du farouche Indigène,
Reſpecta ſa misère & la nature humaine,
Et, partageant la terre avec les habitans, [33]
Leur montra des amis & non pas des tyrans.

L'Abbé.

Comment ! vous avez vu les domaines fertiles
De ces fiers Inſurgens qui, las du joug Breton,
De tuteurs un peu durs, peu complaiſans pupilles,
Se ſont émancipés à grands coups de canon.
Vous avez habité l'heureuſe Colonie
Où Penn avec ſon nom a légué ſon génie,
Où ſes enfans coiffés d'un feutre à large bord,
Et priſant auſſi peu le rang que la toilette (34)
Ont la ſimplicité de tutoyer un Lord,
Obſervent la juſtice & non pas l'étiquette,
Et, ſans perdre leur temps à dire de beaux riens,
Sont très-impoliment de très-bons citoyens.

L'Auteur.

On a vu de tout tems des ſages, des chrétiens
Réprouver de nos mœurs ces formules frivoles.

Les Quakers ont encor briſé d'autres liens
Au lieu de leurs ſermens, ils donnent leurs paroles,
Et, du ſaint nom de Dieu ſans profaner l'emploi,
Leur vertu le remplace & ſuffit à la loi :
Reſpectables mortels, dont l'ame noble & pure
De l'homme à mes regards ennoblit la nature,
Et qui ſeuls ſur ce globe en proie aux aſſaſſins,
N'ont jamais dans le ſang ſouillé leur chaſtes mains.

L'ABBÉ.

Le Quaker, je le ſais, par un prodige unique,
Joint la raiſon d'un ſage au culte d'un myſtique :
Mais ſi du bon trembleur la belle ame eſt tout miel,
Celle du Puritain n'eſt pas, dit-on ſans fiel.
Le zèle intolérant ne veut que des eſclaves.
Je vois que l'Amérique aſſemble dans ſon ſein
Les enfans défunis de Luther, de Calvin,
Les Prophêtes ſortis des Provinces Bataves,
Et les Illuminés Bohêmes & Moraves,
Tous charitablement courant ſus au Romain,
Qui du Juif à ſon tour n'eſt pas trop bon prochain,
De ces cultes divers quelles ſont les entraves ?

L'AUTEUR.

La raiſon : à ſa voix la ſainte humanité,
Entre tant d'ennemis a ſu faire un traité.
La liberté du culte eſt la paix des ſectaires :
Tous les Américains ſont un peuple de frères.
Voyez l'égalité, l'union, la candeur,
Dans leur belle contrée enchaîner le bonheur,
Séparés de l'Europe & de ſes arts ſerviles,
Ils n'ont ni le jargon, ni les mœurs de nos Villes.
De leurs chaſtes beautés le fard (35) eſt la pudeur.
Simples dans leurs diſcours comme dans leur parure,

On voit encor en eux les fils de la Nature,
C'eſt en la méditant, c'eſt en ſuivant ſa voix,
Qu'ils ont par la vertu ſimplifié les loix ;
C'eſt elle qui traça dans leurs codes ſublimes,
De toute autorité les bornes légitimes,
Et leur apprit, quand Londres oſa les outrager,
A connoître leurs droits & même à les venger.

L'ABBÉ.

Vous avez bien raiſon. Ce peuple reſpectable
Où l'on voit la valeur unie à la bonté,
Sur la baze des loix fonder la liberté,
Des merveilles du monde eſt la plus admirable !
Ainſi vous connoiſſez Williamsboroug, Trenton,
Et les vaſtes remparts de la riche Boſton,
Des Monts Aliganiens juſques à l'Acadie,
Vos regards ſatisfaits ont vu les treize Etats
Où tous les Citoyens, fiers du nœud qui les lie,
Portent un même cœur ſous différens climats.
Vous avez admiré cette Philadelphie,
De leur indépendance honorable berceau,
Où les premiers rayons de la Philoſophie
Ont fait éclore, un Monde, un Empire nouveau.
Hé bien ! que diſoit-on alors en Amérique
De vous, de votre ouvrage & de certain critique,
Qui très-bénignement, *pour l'honneur de ſon art*, *
Vouloit faire brûler ou ſerrer de la hart,
Tout Auteur ingénu, dont la muſe peu triſte
Oſoit rire aux dépens d'un grave journaliſte.

---

* Comme de grands érudits pourroient croire rendre un ſervice important à *l'Univers*, en lui dénonçant cet hémiſtiche comme pris de la *Pucelle*, on a penſé devoir leur éviter cette peine.

L'AUTEUR.

On n'y parloit, Monſieur, ni de lui, ni de moi.
L'Amérique, entre nous, a bien d'autres affaires :
Dans des combats ſanglans luttant contre un grand Roi,
Peut-elle s'occuper des combats littéraires,
Qui de nos beaux eſprits ſont trop ſouvent l'emploi ?

L'ABBÉ.

Quoi ! l'on n'y donne pas, au moins dans les gazettes,
De nos nouvelles ?

L'AUTEUR.

Si, mais pour vous dire tout,
Les fiers Américains ſervis ſelon leur goût,
Connoiſſent nos Dorats moins que nos Lafayettes ;
De nombreux ennemis preſſés de toutes parts,
Il leur faut des Héros & non pas des Poëtes,
Les frivoles talens ſont le luxe des Arts :
Repouſſant ces plaiſirs comme un faſte futile,
Leur fière auſtérité ne voit qu'avec mépris
Ces ſuperfluités dont nos cœurs ſont épris.
Juſques dans les vertus ils n'aiment que l'utile,
Pour les intéreſſer parlez-leur de LOUIS.
Ce n'eſt point ſeulement le Roi d'un vaſte Empire,
Sa grandeur, ſon pouvoir que leur ſageſſe admire ;
Leurs yeux en ſont frappés, mais non pas éblouis.
L'objet de leurs reſpects dans ce Monarque auguſte,
C'eſt l'ami généreux, c'eſt l'ame noble & juſte
Qui ſur le monde entier étendant ſes bienfaits
De tous les opprimés défend les intérêts ;
C'eſt l'homme enfin, c'eſt l'homme honorant la couronne
Par toutes les vertus ſi rares ſur le trône,

Et qui, privé du ſceptre, auroit encore été
L'ornement de ſon ſiècle & de l'humanité.
Ils n'aiment de nos Vers que ceux où l'on retrace
Les vertus d'ANTOINETTE & ſes appas touchans,
En faveur du modèle au portrait ils font grace,
Embellis de ſon nom tous les Vers ſont charmans.
Il eſt encore un nom cher à l'autre hémiſphère,
C'eſt celui d'un Miniſtre en tous lieux reſpecté,
Qui dans la politique, a mis ſon caractère,
Et montré le premier aux peuples de la terre
De l'auguſte vertu la ſainte autorité.
Politique profond, dont le génie immenſe,
Promenant ſes regards ſur les deux horizons
A calculé par-tout l'attaque & la défenſe,
Et ſoumis le ſort même à ſes combinaiſons :
C'eſt ainſi que l'on voit contre la Providence
Nos folles paſſions ſe révolter en vain,
Tout obéit, tout cède à ſa puiſſante main.
Quel eſt donc ce mortel dont la voix ſouveraine,
Affranchiſſant le Brame & les Américains,
Allie à ſes ſuccès le bonheur des humains ?
Des rivages du Gange aux ſources de la Seine
Le cri des cœurs s'élève & répond : » C'eſt Vergennes «.
Voilà les noms fameux qu'honore le Congrès,
Que béniſſent en chœurs les Fils de l'Amérique ;
Vénérant les vertus autant que les bienfaits,
Cet hommage eſt pour eux un culte domeſtique.
Ce n'eſt point cependant qu'en ce Monde nouveau,
Comme le vil Sauvage admiré par Rouſſeau,
Des Sciences, des Arts, dédaignant la culture,
L'homme ſoit inſenſible à leur volupté pure.
Par leurs talens divers ſervant tous deux l'Etat,
Francklin & Washington brillent du même éclat.
Tandis que de Paſſy le ſage politique, (36)
Bienfaiteur des humains en morale, en phyſique,

Par-tout victorieux, triomphoit à la fois
De la foudre des Dieux & de celle des Rois,
Payne par les travaux de ſa plume éloquente, (37)
Eclairoit la raiſon, enflammoit les eſprits,
Et de la liberté hâtant la marche lente,
De ſon éclat vainqueur frappoit les yeux ſurpris.
Il eſt, n'en doutez pas, d'autres Savans encore,
Il eſt d'autres grands noms que l'Amérique honore :
L'arbre de la ſcience, en ce lieu comme ailleurs,
Puiſqu'il donne des fruits, ne peut manquer de fleurs ;
Mais il faut l'avouer, une terre chérie
Portant dans tous les cœurs l'amour de la Patrie,
Aux yeux d'un Peuple ardent à s'en glorifier,
Le talent qui la ſert eſt toujours le premier.

L'ABBÉ *en ſouriant.*

Pardon ; mais ce Pays, d'après votre ſyſtême,
Eſt un de ces Couvents peuplés de Bienheureux
Où, ſuivant le Proverbe : » On aime qui nous aime, «
Des Moines blancs ou noirs les bienfaiteurs pieux,
Sont, entre tous les Saints, ceux qu'ils fêtent le mieux.

L'AUTEUR.

Parle-t-on d'un azile où la règle immuable
Soit d'être juſte, bon, pieux & tolérant ;
Où ſans diſtinction de naiſſance & de rang,
L'Homme le plus honnête & le plus reſpectable,
Le plus utile enfin ſoit toujours le plus grand ;
Où, ſaintement ſoumiſe aux loix de la Nature,
Chaque famille, au ſein d'une volupté pure,
Offre à l'Etre ſuprême un culte indépendant ;
Où, de ſes juſtes droits averti par nos ſages,
Entre-eux & ſes héros partageant ſes hommages
Sur l'autel du bonheur, & de la liberté,

A la Philoſophie un Peuple entier adreſſe
Les vœux de la raiſon & de l'humanité,
Et l'aſſocie aux Dieux dont elle fut Prêtreſſe ;
Où, preſqu'admis vous-même à ces honneurs divins,
(Et vous les méritez, ſi, comme dans la Grèce
Ils ſont encor le prix du bonheur des humains.)
O vous mânes ſacrés pour les deux hémiſphères,
Mânes des Monteſquieu, des Rouſſeau, des Voltaire, (38)
Votre gloire immortelle apprenne aux vrais talens
Les devoirs du génie & ſes deſtins brillans ;
Où, du moindre mortel illuſtrant la misère,
Mais dans le cœur des Rois plus utile à la terre,
La vertu ſoit comptée au nombre des bienfaits ?
L'Empire Amériquain ſera ce ſanctuaire,
Et le Nom de LOUIS n'y périra jamais.

NOTES.

# NOTES.

(1) Du Marin Camoëns déployant le courage.

QUOIQU'IL y ait plus de deux cents ans que Camoëns ſoit mort, & qu'il jouiſſe depuis long-tems d'une grande célébrité, il a toujours été aſſez peu connu en France, même de nos jours. Voltaire qui avoit d'ailleurs une érudition auſſi étendue que ſon génie, en a parlé d'une manière à faire croire que, s'il l'avoit lu, il l'avoit au moins très-mal lu, & qu'à coup ſûr il ne ſavoit pas un mot de ſon hiſtoire. Elle reſſemble en général à celle de la plûpart des grands hommes & ſur-tout des grands Poètes, à l'exception de Virgile & de ce même

Voltaire, les ſeuls peut-être envers qui la fortune n'ait pas été injuſte. Camoëns, l'honneur de ſa Nation, vécut & mourut dans la misère ainſi que l'annonce ſon Epitaphe, que nous rapporterons ci-après. Il eut d'ailleurs des conformités ſingulières avec pluſieurs Poètes célèbres. L'incertitude où l'on eſt ſur le lieu & ſur l'époque de ſa naiſſance a occaſionné à ſon ſujet, comme pour Homère, de vives conteſtations entre ſes compatriotes. Semblable à Ovide & au Taſſe, il eut l'imprudence non-ſeulement de paroître à la Cour, mais d'y faire l'amour & des conquêtes illuſtres, & il en fut puni comme eux. A la galanterie du Taſſe il allioit ſon courage. Sans être préciſément marin, comme le dit notre Auteur, il a beaucoup navigué & s'eſt même trouvé à pluſieurs combats maritimes, dans l'un deſquels il a perdu un œil. Ce fut en Europe & à ſa première campagne contre les Maures que cet

accident lui arriva. Peu de tems après il s'embarqua pour l'Inde, mais non pas avec Vaſco de Gama, comme l'avoit d'abord écrit Voltaire, qui s'eſt corrigé depuis. Il s'étoit alors écoulé cinquante-ſix ans depuis cette grande expédition. Camoëns continua de ſervir ſur mer dans l'Inde. Mais ayant compoſé un ouvrage ſatyrique, en vers & en proſe, où le Gouverneur de Goa lui-même n'étoit pas ménagé, celui-ci s'en vengea en l'exilant à Macao en Chine. C'eſt dans cette traverſée qu'il fit ce naufrage ſi célèbre, où à l'imitation de Céſar, il ſe ſauva en tenant d'une main ſon Poëme de la Luſiade hors de l'eau, tandis qu'il nageoit de l'autre. Son exil dura long-tems, & ce ne fut qu'après bien des viciſſitudes & des malheurs qu'il revint enfin dans ſa patrie. Son Poëme étoit le ſeul bien qu'il rapportât de l'Inde, & il eut tout lieu de s'appercevoir que ce n'étoit pas aſſez. Malgré le

ſuccès de ſon ouvrage, qui fit ſa gloire & celle de ſon pays, il y vécut non-ſeulement dans l'indigence, mais preſque dans l'abandon & dans l'opprobre. On aſſure que le Roi lui faiſoit une penſion ; mais il falloit qu'elle fût bien modique, puiſque, dans les ſept dernières années de ſa vie, il étoit obligé, pour ne pas mourir de faim, d'envoyer le ſoir ſon Eſclave, un malheureux Nègre, le ſeul ami qui lui fût reſté, demander l'aumône dans les rues de Lisbonne.

Les Auteurs ne ſont pas plus d'accord ſur le lieu de ſa mort que ſur celui de ſa naiſſance. Pluſieurs prétendent qu'il a fini ſes jours à l'hopital. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il fut enterré par charité, & confondu avec le reſte des pauvres comme lui. Auſſi eut-on bien de la peine à reconnoître le lieu de ſa ſépulture, ſeize ans après, lorſque ſon corps fut tranſporté dans une

tombe particulière, ſur laquelle on grava cette Epitaphe :

Cy gît Louis de CAMOENS,
Le Prince des Poètes de ſon tems :
Il vécut pauvre & dans la misère,
Et mourut de même,
L'an M. D. LXXIX.

L'Auteur de cette Epitaphe n'y parle point de l'origine de Camoëns, & il a raiſon. Quoiqu'il fût d'une des meilleures Maiſons de Portugal, il ne dut ſa gloire qu'à ſon génie. Ce titre lui ſuffit auprès de la poſtérité. Nous ne porterons aucun jugement ſur la Luſiade. Toutes ces obſervations ne ſont que des redites ou des opinions particulières qui n'apprennent ou ne prouvent rien. D'ailleurs, ce Poëme eſt entre les mains de tout le monde depuis la traduction de M. de la Harpe. En général, l'on reproche à Camoëns d'avoir introduit la Mythologie dans un ſujet non-ſeulement très-moderne, mais où même il eſt ſouvent queſtion du culte & des Myſtères de la Religion

Chrétienne. En effet, ſon établiſſement aux Indes étoit un des avantages que citoient le plus les Portugais, quoiqu'ils ne négligeaſſent pas les autres. Au ſurplus, cette alliance que pluſieurs perſonnes réprouvent comme une profanation, n'a fait aucun tort à Camoëns, en Portugal, où les Théologiens ne ſont pourtant plus indulgens qu'ailleurs. Il eſt vrai que dans ce pays-là comme en Italie, on a adopté un ſyſtême commode pour excuſer ces diſparates. Le voile de l'allégorie fort bien imaginé, couvre & même ſanctifie tout. C'eſt ainſi que l'*Orlando furioſo*, le Poëme le plus licencieux peut-être de tous ceux qui prouvent un grand talent, c'eſt ainſi, diſons-nous, que les gaités très-fortes de l'Arioſte ou plutôt, comme lui diſoit en riant le Cardinal d'Eſt, ſes *Coglionerie* * ſont devenues des ſujets

---

* *Dove Diavolo, Meſſer Ludovico, avete pigliate tante Coglionerie*, dit un jour ce Cardinal à

édifians. Quant à Camoëns, ſes Commentateurs vous prouveront que Bacchus, Jupiter, Vénus, &c. ne doivent être conſidérés dans ſon Poëme que comme des êtres de raiſon, des eſpèces de tropes, qu'il emploie pour déſigner poétiquement des vertus & des vices. Suivant le bon M. Du Perron de Caſtera, ** *Bacchus* par exemple, eſt le Diable ou le péché, & *Vénus* eſt la religion, chrétienne bien entendu. Ce fait ne peut être révoqué en doute, puiſque M. Du Perron de Caſtera, qui paroît ſavoir une infiniré de choſes, a la complaiſance de nous apprendre encore celle-là. Mais il faut convenir

---

l'Arioſte qui lui avoit tout bonnement dédié ce Poëme.

** On lit dans le Dictionnaire Hiſtorique de l'Abbé Ladvocat, que ce M. Du Perron de Caſtera a traduit la Luſiade. Cela eſt faux; il l'a extraite, mutilée, paraphraſée, commentée, & ſur-tout défigurée, mais il ne l'a point traduite.

au moins que, ſi le Poète eût voulu en effet peindre la Vénus Mythologique, il n'auroit pu en faire un portrait plus voluptueux & plus conforme aux idées que nous donnent d'elle tous les Poètes de l'antiquité. On en va juger.

Vénus ou la Religion, déſolée de ce que le Diable ou le péché veut écarter les Portugais de l'Inde pour y maintenir l'Idolatrie, va trouver Jupiter (Dieu) pour lui faire des plaintes & tâcher de l'intéreſſer en faveur des Portugais, ſon peuple chéri, parce qu'ils ſont fort adonnés à la galanterie. Avant de la faire parler, Camoëns commence par la peindre & dit ſans façon, que pour mieux attendrir (*Namorao*) ſon père, elle ſe préſente à lui dans le même état où le Berger Troyen l'a vue autrefois ſur le Mont Ida. Copions cette Deſcription ou plutôt mettons ce Tableau ſous les yeux de nos Lecteurs ; il eſt charmant.

* Os creſpos fios de ouro ſe eſparziaõ
Pello collo que a neve eſcurecia ;
Andando as lecteas letas the tremiaõ
Con que o amor brincava & naõ ſevia :
De alva petrina flamas lhe ſahiao
Onde ô minimo as almas aſcendia.
Pellas lizias columnas lhe trepavaõ
Deſejos que como hera ſe enrolavaõ.

Com delgado gendal as partes cobre
De quem vergonha he natural reparo ;
Porem nem tudo eſconde nem deſcobre
Ovel dos roxos lirios pouco avaro :
Mas para que o deſejo acenda e dobre
Lhe poem diante aquelle abjecto raro,
Ja ſe ſentem no ceo por rota a parte,
Ciumes em Vulcano, amor em Marte.

E moſtrando no angelico ſembrante
Co riſo huma triſteza miſturada,
Como Dama que foi do incanto Amante
Em brincos amoroſos maltratada,
Que ſe gueixa è ſeri num meſmo inſtante
E ſe torna entre alegre magoada :
Deſta arte à Deoſa a quem nen huma ignala
Mais mimoſa que triſte ao padre fala.

Il eſt cruel que la langue portugaiſe ne ſoit pas aſſez connue pour que l'on puiſſe ſe diſpenſer de traduire de pareils Vers. Des tableaux

* *Ces Vers ſont tirés du ſecond Chant de la Luſiade.*

de cette eſpèce n'ont point de copies ou, pour mieux dire, une traduction n'eſt ni la copie ni même l'eſtampe de ſon original, ſur-tout ſi cet original eſt en vers, & qu'il ſoit réellement pittoreſque. En peinture, une copie eſt un tableau, & un tableau quelquefois ſi reſſemblant à l'original, qu'on a vu plus d'un connoiſſeur s'y tromper. Une eſtampe, au coloris près, eſt la miniature d'un tableau. Mais une traduction n'a ni le coloris, ni les formes, ni le mouvement de ſon original. Si elle eſt fidèle, elle en conſerve bien quelques traits primitifs ; mais l'enſemble, la molleſſe, la grace, la vie enfin, tout cela n'y eſt plus & n'y peut plus être. Si l'on veut abſolument établir des rapports entre deux choſes auſſi différentes, il faut comparer la compoſition originale d'un Poète, non pas à un tableau, mais à un corps mixte quelçonque & alors *décompoſition* & non copie, ſera le ſynonime, ou, ſi le

terme paroît plus doux, la métaphore de *Traduction*.

Cette remarque, quoique vraie en général, eſt ſans doute ſuſceptible de quelques exceptions. M. l'Abbé de Lille, entr'autres, en offre une frappante dans ſes Géorgiques françoiſes. Mais nous parlons ſur-tout des traductions en proſe, & celle des Géorgiques eſt en vers. Quoique M. de la Harpe n'ait pas cru devoir ſuivre le même procédé pour la Luſiade, on ſera ſans doute ſurpris que nous n'ayons pas laiſſé à Camoëns un interprète ſi digne de lui. Mais ne pouvant nous procurer ſa traduction à la campagne où nous écrivons ces Notes, nous avons tâché de ſuppléer à l'agrément par l'abondance, en ajoûtant une Imitation en vers à la verſion en proſe, verſion auſſi littérale qu'un tel morceau le comportoit. Ceux de nos Lecteurs qui entendent le Portugais, pourront en juger.

## TRADUCTION.

L'or de ſes cheveux bouclés flotte ſur ſon cou plus blanc que la neige. Sa marche imprime un mouvement voluptueux à l'albâtre de ſon ſein où l'amour ſe joue ſans être apperçu. De ſa ceinture s'élèvent des flammes avec leſquelles le petit Dieu porte l'incendie dans les cœurs ; & les deſirs, ces enfans folâtres montent à ſes jambes, qu'ils embraſſent comme le lierre de leurs petits bras.

Elle couvre avec un fin linon les charmes ſecrets auxquels la nature a donné la pudeur pour rempart. Cependant ils ne ſont ni entièrement apperçus, ni entièrement cachés ſous ce tiſſu léger, peu avare des lys & des roſes qu'il recèle. Mais, lorſque pour porter au comble l'enchantement & l'ivreſſe que ſa préſence inſpire, la Déeſſe laiſſe tomber le voile qui dérobe à la vue ces appas raviſſans, tout l'Olympe agité d'un doux frémiſſement, voit la jalouſie renaître dans le cœur de Vulcain & l'amour dans celui de Mars.

Le pinceau lui-même ne rendroit qu'imparfaitement le mêlange touchant de triſteſſe & de plaiſir qui ſe fait alors appercevoir ſur le front céleſte de Vénus. Figurez-vous la jeune

beauté qu'un amant indiſcret a bleſſée dans les ébats amoureux, qui ſe plaint & rit en même-tems : Telle la Déeſſe que perſonne n'égale dans l'art des ſéductions, avec un air qui annonce encore plus la ſenſibilité que la triſteſſe, adreſſe à ſon père ces paroles.

## *IMITATION.*

En boucles d'or ſa blonde chevelure
De ſon cou blanc réhauſſe encor l'écla
Aux lys d'un ſein paré par la nature
La roſe a joint ſon bouton incarnat,
De mille amours la cohorte legère,
Les jeux, les ris, les folâtres deſirs,
Les doux refus précurſeurs des plaiſirs,
Tous à l'envi vont lutinant * leur mère :
L'un de ſa gorge agite les contours,
De ſon front l'autre effleure la peau liſſe,
Sous ſa ceinture un autre enfin ſe gliſſe ;
C'eſt le plus beau, le plus fin des amours.

D'un linon clair l'écharpe eſt abbatue
Sur ces appas, ces charmes plus ſecrets
Que la pudeur par l'amour combattue,
Peut laiſſer voir mais ne montra jamais :
Il eſt bien vrai que, grace à l'artifice
Avec lequel ce voile eſt attaché,

---

* Quoique la Luſiade ſoit un Poëme héroïque, on a penſé que le ſtyle ſimple & gracieux convenoit mieux à ce morceau que la dignité ſouvent un peu froide du genre ſublime & des formes trop épiques,

Tout n'eſt point vu, mais tout n'eſt point caché;
Et l'œil ardent ſait trouver l'interſtice.
Mais le dirai-je ? Un amour libertin
Ayant levé ce voile qu'il déteſte,
Chacun devient, quoiqu'au ſéjour céleſte,
Jaloux de Mars & même de Vulcain.

Dans cet état comment peindre l'ivreſſe,
Qu'aux cœurs charmés inſpirent tant d'attraits,
L'embarras, l'air de cette enchantereſſe,
Et de ſon art enfin tous les ſecrets ?
Figurez-vous une amante bleſſée
Par ſon amant dans leurs tendres ébats,
Qui pleure & rit, & dont l'œil dit tout bas:
Qu'elle eſt ſenſible & non pas offenſée.
Ainſi Vénus en proie à ſes douleurs,
Mais plus friponne encor que déſolée,
D'un père tendre émeut l'ame troublée,
Par un ſouris qu'ont embelli ſes pleurs.

(2) Pour réchauffer Phébé qui gèle dans la Lune.

Il eſt évident que ceci fait alluſion à la nouvelle doctrine ſur la Lune. Avant la naiſſance de l'Aſtronomie, on regardoit cette planète comme un corps lumineux. Cette erreur très-naturelle pour des hommes peu inſtruits, eſt encore de nos jours celle du peuple parmi les nations les plus éclairées. On s'eſt aſſuré enſuite que la Lune étoit un corps opaque comme

la terre ; mais, lors même que ſa nature & ſa proximité de notre globe fut bien conſtatée, perſonne n'a imaginé qu'elle pût être peuplée d'êtres organiſés & vivans, ou ſi cette idée eſt venue à quelqu'un, il s'eſt bien donné de garde de la mettre au jour. A la fin des obſervations ſuivies avec ſoin, les Téleſcopes & ſur-tout l'analogie, ont fait juger que la Lune pouvoit en effet être habitable & habitée comme notre planète. Mais cette opinion étoit ſi neuve, ſi hardie, ſi critique enfin que, dans un ſiècle de lumières, & après toutes les grandes découvertes, Fontenelle n'oſa la propoſer que comme une hypothèſe plaiſante : Cependant elle réuſſit au point qu'elle devint une doctrine générale, & qu'on ne pouvoit la révoquer en doute ſans s'expoſer au ridicule, de paſſer pour un ſot ou du moins pour un homme eſclave, des vieux préjugés. Mais des obſervations, ou plutôt des idées nouvelles ſur la

phyſique du monde ont encore changé l'état des choſes. La Lune n'eſt plus ni habitée ni habitable. C'eſt un globe où le feu central, amorti depuis long-tems s'eſt enfin totalement éteint. En conſéquence, tout principe de vie & de mouvement y eſt abſolument détruit ; il n'y a plus d'évaporation, de végétation, d'animaux, & les mers & lacs que l'on croyoit y voir, ne ſont que de vaſtes abyſmes à ſec, ou des monceaux de glace.

Tout cela peut être vrai, à la rigueur, mais quelques Savans traitant la Lune comme certains Poètes traitent leurs drames, où nous les voyons ſans ceſſe mettre ou ſupprimer des perſonnages, ne pourroit-on pas leur dire comme à ces Auteurs toujours corrigeans. » Eſt-ce bien là, Meſſieurs, votre dernier mot. « *

---

* Non, puiſque, depuis cette Note écrite, le célèbre Herchell a découvert deux Volcans dans la Lune.

Ces variations ou réformes ſcientifiques, me rappellent une Anecdote Chinoiſe, mais écrite en Anglois, que j'ai lue il y a quelques années. On la prétendoit tirée d'un Manuſcrit intitulé *Supplément aux Lettres édifiantes*, & compoſé par un Miſſionnaire Italien. Je me ſuis dans le tems amuſé à la traduire & la voici.

---

## *LES AVEUGLES EN LUNETTES,*

### *ANECDOTE CHINOISE.*

QUelque-temps après mon arrivée à Nankin, on me conduiſit à un Spectacle fort vanté par l'effet des décorations & le jeu des machines. Il n'y avoit point d'acteurs parlans ni chantans, mais une ſymphonie délicieuſe s'y faiſoit entendre, & on voyoit quelquefois paroître ſur le théâtre plus de trois mille perſonnes,

ſans compter les chars, les éléphans, les chameaux, les chevaux, &c. qui exécutoient différentes manœuvres. Ce Spectacle attiroit une affluence prodigieuſe de curieux de tout âge & de tout état, mais qui, conformément à l'uſage du pays, étoient diſtribués par claſſes, ſuivant leur rang ou leur profeſſion. Un profond ſilence régnoit par-tout excepté dans le compartiment auprès duquel je me trouvois placé. Je fus d'abord un peu ſurpris que mon guide m'eût conduit de préférence à côté des criards, mais je revins de mon étonnement lorſque j'entendis leurs propos. En effet, ce n'étoient point, comme je le croyois, de ces gens qui ne viennent au Spectacle que pour y parler de leurs affaires ou de leurs plaiſirs, ou bien pour y lorgner les belles & en raconter tout haut la chronique ſcandaleuſe. Leurs obſervations ne rouloient que ſur le Spectacle ; mais, au peu de mots que je pus d'abord démêler,

je jugeai que mes voiſins devoient être des Savans du premier ordre. En effet, j'entendois confuſément : *Effets d'optique, d'acouſtique ; illuſion des ſens ; quarré des diſtances ; force centrifuge, attractive ; fluide electrique, univerſel, magnétique*, & une foule d'autres mots en *ique*, qui ſentoient les hautes ſciences à pleine bouche. Alors, bien loin de craindre des diſtractions, je prêtai l'oreille avec le plus de ſoin qu'il me fut poſſible pour ne rien perdre d'un entretien que je regardois preſque comme un Traité de Philoſophie. » Meſſieurs, » diſoit l'un, qui à la vérité paroiſſoit le plus vieux de la Troupe, & dont la tête branlante & la voix caſſée annonçoient au moins un octogénaire, » malgré toute votre » nouvelle phyſique, il y a certaine- » nement ſur le théâtre un corps » lumineux autre que le feu naturel, » puiſque nous ne voyons ni lam- » pions ni bougies, & que cependant » il en ſort une lumière qui éclaire

» toute la ſalle «. Allons, bon papa, reprit un homme qui avoit bien ſoixante-dix ans, gardez ces ſornettes pour endormir vos arrière-petits-neveux. Lorſque vous étiez en jaquette, on pouvoit croire qu'un corps eſt lumineux parce qu'il donne de la clarté, mais il y a bientôt un ſiècle que ce tems eſt paſſé, & que l'on ſait qu'au moyen de la réflexion, un corps eſt ſuſceptible de produire cet effet, quoiqu'il ſoit très-opaque, c'eſt-à-dire très-ténébreux par lui-même. J'aimerois autant qu'on nous dît, comme autrefois, que les différentes figures qui ſemblent attachées à ce plafond, aux décorations du Théâtre ou aux murs de la ſalle, y ſont en effet peintes ou collées, & ſans mouvement.— Parbleu, dit un autre, perſonne n'ignore qu'il n'y a d'immobile que le parquet où nous ſommes, & que toutes ces machines vont & viennent au-deſſus de nous, tantôt d'un côté, tantôt

de l'autre, pour nous amuſer. Pour nous amuſer, ſans contredit, reprit un homme grave qui paroiſſoit avoir un peu plus de ſoixante ans. Mais vous avez mal obſervé, faute de bons yeux ou plutôt de bonnes lunettes. J'ai d'excellentes conſerves, au moyen deſquelles & de mes obſervations particulières, je me ſuis aſſuré qu'un aſſez grand nombre de ces machines tourne autour de nous, à différentes diſtances l'une de l'autre. Par conſéquent nous ne ſommes point en bas, mais au centre, ce qui vaut beaucoup mieux, & eſt infiniment plus honorable.

Vous l'entendez joliment, s'écria un petit Mandarin au nez pointu, & qui avoit l'air aſſez cauſtique. Nous n'occupons ici qu'un point, & vous croyez de bonne foi que c'eſt pour nos beaux yeux, que tous les arts réuniſſent ici leurs chef-d'œuvres, & que s'opèrent tant de merveilles. Vous vous imaginez entr'autres, que

nous ſommes ici les Monarques ou les Dieux, & que tous ces différens êtres ſe promènent autour de nous, exprès pour nous rendre honneur ? Non, mes bons amis, quelque choſe qu'il en puiſſe coûter à notre amour-propre, c'eſt nous qui faiſons la cour, & ce n'eſt pas à nous qu'on la fait. Entrevoyez-vous ce foyer ardent ? (Il y avoit alors un bûcher ſur le théâtre.) Voilà le centre commun de tous ces mouvemens, & nous ne faiſons que ſuivre l'impulſion générale. Oui, Meſſieurs, la ſalle eſt conſtruite de manière que tout cela tourne ; il y a une matière ſubtile, des tourbillons qui nous entraînent, & le tout s'arrange comme vous voyez.— Eh! d'où diable arrivez-vous, reprit un homme d'environ 50 ans, avec votre matière ſubtile & vos tourbillons ? Tout cela n'exiſte plus depuis long-temps. Un grand Machiniſte Japonois a refait cette ſalle vers l'an 168,800, & tout le monde

ſait qu'il n'y a employé qu'un ſeul mobile, c'eſt l'*attraction*. *L'attraction* ! qu'eſt-ce que cela ſignifie, dit en ſouriant un jeune Mandarin, qui ne faiſoit que prendre ſes degrés ? Comment ! cela eſt bien clair, répondit en chorus une foule de raiſonneurs. L'attraction eſt cette force de peſanteur, &..... Ils alloient sûrement dire de belles choſes, lorſqu'un petit homme ſe leva pour propoſer une queſtion qui fixa l'attention générale. Elle étoit à la vérité très-intéreſſante, car il s'agiſſoit de ſavoir : 1°. A quelle diſtance d'eux pouvoient être le théâtre & les différentes autres parties de la ſalle. 2°. Si ces différentes parties & le théâtre ſur-tout étoient occupées ou ſuſceptibles de l'être. On ſe chamailla aſſez long-tems ſur le premier objet, mais je n'ai retenu que les débats occaſionnés pour le ſecond, peut-être parce qu'ils m'ont paru plus piquans. Tous les vieux prétendoient qu'il n'y avoit & ne pouvoit y avoir

que leur loge d'habitée & ils alléguèrent à ce ſujet quelques axiomes de leurs bonzes, qui ne parurent pas également concluans pour la plûpart des auditeurs. Un entr'autres prit la parole avec aſſez d'humeur, & dit : „ C'eſt un Architecte, ou plutôt un „ Méchanicien, qu'il faut conſulter „ ſur ces matières & non un diſciple „ de Fo. « Mais quelques-uns prétendirent que ce Mandarin étoit un Athée, & qu'on ne devoit pas l'écouter.

Malgré cela il n'étoit pas à beaucoup près le ſeul de ſon parti. Pluſieurs voix élevées en même-temps répondirent avec aigreur que l'on pouvoit croire à Dieu ſans être imbécille, que puiſque leur ſociété avoit une loge, il étoit raiſonnable de penſer que d'autres citoyens en avoient auſſi, & que, quant au théâtre, il devoit s'y trouver infailliblement des hommes, ne fût-ce que pour diriger le mouvement des machines, qu'au moins

moins la choſe étoit très-vraiſemblable.— Qu'appellez-vous vraiſemblable, reprit un Italien, qui étant arrivé très-jeune en Chine, s'y étoit établi & y avoit même, à ce que l'on aſſure, été naturaliſé ? Cela eſt démontré, grace à Dieu, depuis que nous avons des lunettes. Regardez bien le théâtre : n'y voyez-vous pas diſtinctement une mer agitée, ou du moins un grand lac ; plus loin une forêt, ici un château, là un moulin, &c. ? Or, vous concevez bien qu'il y a des poiſſons dans cette mer ou dans ce lac ; des quadrupèdes & des oiſeaux dans cette forêt ; un Seigneur dans le château & un meûnier au moulin.— Cela eſt clair, s'écria tout le monde. Pas ſi clair reprit un petit bon-homme qui paroiſſoit échappé du collége. Les inductions ne ſont pas toujours juſtes. Il eſt bien vrai que notre loge eſt habitée, & qu'il y a d'autres loges ; mais ces autres loges ſont-elles réellement habitées ? C'eſt ce qui n'eſt

nullement prouvé. Quant à la partie du théâtre qui eſt la plus près de nous & la plus éclairée, vous la croyez habitée, parce que vous y voyez des lacs, des rivières, des bois, des châteaux, des moulins. Mais d'abord eſt-il bien sûr que tout cela y ſoit ? Vous parlez de vos lunettes! Eh, Meſſieurs, qu'eſt-ce que des lunettes auprès d'un téleſcope ? Tenez, prenez le mien & vous verrez que ce qui vous paroît une mer ou un lac n'eſt autre choſe qu'un gros tas de neige; la prétendue forêt une file de longues perches, le château un morceau de toile, & le moulin-à-vent dans votre lorgnette, comme, ſelon notre ami Pilpai, le ſouriceau dans celle de l'Aſtronome, qui prétendoit voir un animal dans la Lune. Il y a plus, ces découvertes & d'autres obſervations nous ont convaincus que, par la compoſition générale de l'édifice, cette partie de la ſalle embarraſſée d'un nombre infini de trapes, de leviers, de rouages, de

machines à tonnerre, à pluie de feu, à grêle, à neige, à tempêtes, & d'une foule d'autres inſtrumens de méchanique ou de phyſique, très-admirables mais très-deſtructifs, au moins, pour ceux qui en ſeroient trop près, eſt non-ſeulement inhabitée, mais inhabitable. Voilà, Meſſieurs, la doctrine nouvelle & la véritable.

On juge bien que de pareils diſcours ne m'avoient pas laiſſé le temps de donner beaucoup d'attention au ſpectacle. Je regardois mon Mentor avec les yeux d'un homme qui attend impatiemment une explication; mais il affectoit de ſe taire, apparemment pour jouir plus long-tems de mon air effaré, qui, j'en conviens, pouvoit être aſſez amuſant. Qu'eſt-ce donc que ces gens-là, lui dis-je enfin, avec aſſez d'humeur? Ce ſont, me répondit-il, des Aveugles, ou du moins des Miopes ſi parfaits qu'ils ſont rangés dans la même claſſe. Malgré leur cécité plus ou moins complette,

ils ont tous la rage de porter des lunettes, & quoiqu'ils ne connoiſſent pas leur propre habitation, ils veulent deviner tout ce qui ſe fait ici, où ils ne viennent qu'une fois par an. C'eſt un cadeau que leur fait l'Empereur. Comme ils y tiennent toujours à peu près les mêmes propos, on s'arrache les places autour de leur loge, parce qu'en effet leurs diſcours ſont très-plaiſans. Mais dans cette occaſion les étrangers ont la préférence, par la raiſon-même que, ne connoiſſant pas leurs voiſins, ils ont de plus, ainſi que vous, le plaiſir de la ſurpriſe.

*N. B.* Cette Note eſt de l'Abbé*** un des Interlocuteurs du Dialogue.

(3) Pont volant qui joignoit l'Ibère au Cannibale.

La fameuſe Atlantique, ou ſi on l'aime mieux, Atlantide. Il eſt vraiſemblable que l'Auteur lui a donné le nom de *Pont volant*, par alluſion aux variations des Savans ſur ſon

exiſtence. En effet, à la contradiction qui régne entr'eux à ce ſujet, il ſemble qu'ils placent ou qu'ils retirent à leur volonté cette Iſle, comme le Pont appellé *volant*. Au ſurplus, ſi ſon exiſtence eſt conteſtée, on s'accorde encore bien moins ſur ſa poſition. Les uns ne l'étendent que juſqu'aux Iſles Canaries, les autres la prolongent juſqu'aux Iſles du Cap-verd ; mais pluſieurs écrivains regardant l'Atlantide comme le pays par lequel les hommes & les animaux ſont paſſés en Amérique, attendu que, ſans ce moyen, on ſeroit aſſez embarraſſé de ſavoir d'où viennent ſes habitans ; il faut bien donner à cette Iſle une plus grande étendue. Voilà ſans doute ce qui a engagé notre Auteur à la joindre aux Iſles Caraïbes, ou ſi l'on veut même au Continent, où il y avoit auſſi des Cannibales. D'ailleurs, Platon aſſure, comme nous le verrons dans peu, qu'il en eſt ſorti des armées ſi nom-

breuſes, qu'elles ont conquis la plus grande partie du monde alors connu, & notamment la Grèce, ce qui prouve une population immenſe, & par conſéquent un pays très-vaſte.

Mais, dans le vrai, ces différences d'opinions ne portoient pas tant ſur la poſition de ce pays que ſur ſon plus ou moins d'étendue ; &, à quelques mille lieues près, les Savans avoient toujours la conſolation de penſer que le nom de Mer atlantique, donné à cette partie de l'Océan, n'étoit point un titre ſubreptice & uſurpé. Malheureuſement, vers le milieu du ſiècle dernier, l'honneur inſigne d'avoir les *Atlantes* pour ancêtres, a piqué l'amour-propre d'un certain Suédois nommé Olaüs Rudbeck. Contre le ſentiment général, alors, que l'Atlantide exiſtoit vers les régions de l'oueſt, il a fait un gros livre, où il prouve à ſa manière, que cette opinion n'a pas le ſens commun, & qu'un pays où il vient des fruits d'or

ou même des oranges, ne peut être ſitué qu'au nord ; & par une induction digne d'un excellent Patriote, que ce beau pays eſt préciſément la Suède.

Un Savant moderne, &, qui plus eſt, un homme d'eſprit & de génie, a compoſé tout récemment un ouvrage où il a adopté le même ſyſtême. Il ne place pas cependant l'Atlantide dans la Suède actuelle, mais il la recule encore davantage dans le nord ; puiſque, ſelon lui, ce ne peut être qu'une des Iſles de la Mer glaciale, & notamment le Sptizberg, qui eſt ſitué vers le 79^e^ dégré de latitude.

Voici actuellement ce que l'on trouve dans Platon au ſujet de cette Iſle. » *Traditur Athenienſis civitas reſtitiſſe* » *olim immuneris hoſtium copiis quæ ex* » *Atlantico mari profectæ prope cunctam* » *Europam Aſiamque obſederunt. Tunc enim* » *fretum illud navigabile habens in ore &* » *quaſi veſtibulo inſulam quas Herculis Co-* » *lumnas cognominant. Fertuoque inſula illæ*

» *Lybiâ ſimul & Aſiâ major fuiſſe, per quam*
» *ad alias maximas Inſulas patebat aditus*
» *atque ex Inſulis ad omnem continentem*
» *è conſpectu jacentem vero mari vicinam.....*
» *Poſt hæc, ingenti terræ motu jugique,*
» *diei unius & noctis illuſione, factum eſt*
» *in terra dehiſcens omnes illos bellicoſos*
» *abſorberet & Atlantis Inſula ſub vaſto*
» *gurgite mergeretur.— Plato in Timæo.*«

Tous les Savans ne voient dans ces Colonnes d'Hercule que le détroit de Gibraltar, & M. de Buffon croit même que les terres qui ont été ainſi englouties, ſont peut-être celles qui joignoient l'Irlande aux Açores, & celles-ci au continent de l'Amérique. Mais M. Bailly n'eſt point de cet avis. Il prétend que ces fameuſes Colonnes d'Hercule ne ſont nullement à Gibraltar, & qu'au lieu de les chercher vers la partie occidentale de l'Afrique, c'eſt au nord & preſque ſous le pôle que les anciens les ont placées. Il faut convenir que les anciens n'ont pas à beaucoup près déterminé d'une ma-

nière préciſe, la poſition géograghique de ces prétendues Colonnes, ou plutôt de l'Atlantide, qu'ils confondoient, ainſi que nous, avec l'Iſle des Heſpérides. On lit dans Héſiode que cette Iſle des Heſpérides ou des Gorgones, eſt par-delà l'Océan, au bout du monde & dans un pays où habite la Nuit.

» La Nuit, dit-il, a enfanté les » Heſpérides qui gardent les pommes » d'or au-delà de l'Océan. «

Selon Maxime de Tyr, » l'Heſpéride » eſt une terre étroite & reſſerrée, » étendue en longueur, de toutes » parts environnée par la mer. C'eſt-là » qu'Atlas eſt révéré.«— Cette deſcription indique plus ſa forme que ſa poſition; mais un paſſage de Plutarque peut ſuppléer à cette omiſſion. En effet, ce Bibliographe en parlant de l'ancienne Ogygie, qui, malgré l'extrême différence du nom, eſt ſelon M. Bailly le même Pays que l'Atlantide, rapporte que cette Iſle étoit

ſituée vers le couchant d'Eté de l'Angleterre à environ cinq journées de navigation. Au ſurplus, il y avoit donc deux Ogygies, puiſque l'on donne auſſi ce nom à l'Iſle de Calipſo où Uliſſe fit naufrage, & qui n'eſt qu'un miſérable rocher ſur les côtes de la Calabre citérieure.

Il ne nous appartient pas de décider ſur des autorités auſſi vagues, une queſtion qui diviſe actuellement les Savans. Une Iſle qu'un Grec (Héſiode) place au bout du monde, & par-delà l'Océan, nom que ſes compatriotes donnoient à la Méditerranée, une Iſle qu'ils ont appellée Heſpéride ou du Soir, qu'ils diſent alors très-poétiquement être habitée par la Nuit; une Iſle dont il parle comme d'un lieu où l'on trouve des pommes d'or, ſoit figurément, pour annoncer l'abondance de ce métal, ſoit au propre pour déſigner les oranges, dont la couleur imite celle de l'or; une Iſle enfin dont les Egyptiens &

les autres Navigateurs de la Méditerranée ont été les premiers à faire mention, ne paroît pas à tout le monde, comme à M. Bailly, devoir être infailliblement le Spitzberg. Son Ogygie même, dont on pourroit lui conteſter l'identité avec l'Atlantide, devoit être encore fort loin de ce Pays, preſque ſous le pôle; & ſans la circonſtance du couchant d'Eté, la diſtance où étoit cette Iſle de l'Angleterre, la rapprocheroit beaucoup plus des côtes d'Afrique ou d'Eſpagne. Mais toutes ces obſervations n'empêchent point que l'ouvrage de ce Savant ne ſoit très-curieux, & que ſon ſyſtême n'annonce infiniment d'eſprit, de connoiſſances & de ſagacité. Je dirai plus, c'eſt qu'un homme qui n'auroit été que bel eſprit ou érudit, n'auroit jamais pu faire un pareil livre, & que ſi quelque choſe prouve contre l'opinion de M. Bailly, c'eſt le peu de proſélytes qu'elle a faits, malgré toutes les ſéductions

dont le talent de cet Ecrivain environne ſes Lecteurs.

(4) Des Sciences, des Arts, Terre antique & natale.

Ce n'eſt pas aſſez pour l'homme de jouir, il veut encore ſavoir d'où lui viennent ſes jouiſſances. Cette curioſité s'applique à tous les objets, & ſans ajouter un prix réel à la poſſeſſion, elle ſemble, quand elle eſt ſatisfaite, ajouter au plaiſir du poſſeſſeur. Peut-être même un pareil ſentiment n'eſt-il pas auſſi ridicule qu'il le paroît au premier coup-d'œil, ſur-tout lorſqu'il porte ſur des jouiſſances agréables; car nos plaiſirs étant les meilleurs de nos amis, il eſt bien naturel de s'occuper avec intérêt de tout ce qui les concerne. On ne doit donc pas être ſurpris qu'un gourmet recherche l'hiſtoire de ſes vins, un gentilhomme celle de ſes ancêtres, un homme de lettres, celle de la littérature. La généalogie des ſciences n'eſt pas ſans doute auſſi utile que la

généalogie des chevaux, mais elle eſt auſſi excuſable que celle des hommes : Peut-être même n'eſt-elle pas moins embrouillée. Les monumens hiſtoriques ſont ſi modernes que nous n'avons pas de fil pour parcourir ce labyrinte. Il n'y a guères plus de deux mille ans que l'Europe entière, à l'exception de la Grèce, étoit encore barbare & ſauvage. Ces Grecs eux-mêmes, que nous appellons *les Anciens*, ſont tous modernes en comparaiſon d'autres peuples qui n'exiſtent plus, au moins dans la Géographie littéraire. Les Grecs ſont nos maîtres ; mais quels ont été les maîtres des Grecs ? Ici déjà commence l'incertitude. Tout ce que nous ſavons clairement par leur propre hiſtoire, c'eſt qu'ils ne ſont nullement antiques. Nous voyons leurs Sages, leurs Philoſophes, faire des voyages en Egypte ; mais les Egyptiens ne ſont pas eux-mêmes fort vieux. Les peuples (car on ne peut donner ce nom qu'aux

hommes civiliſés par l'inſtruction.) Les peuples étoient en Aſie avec les ſciences. Deux pas, l'un ſur les bords du Nil, l'autre vers le Peloponnèſe, ſont toute l'hiſtoire de leur marche hors de cette partie du monde juſqu'au temps de Céſar & de Cicéron. C'eſt donc en Aſie qu'il faut les pourſuivre; nous les chercherions en vain ailleurs; mais une fois entrés dans cette belle région, nous ne ſommes plus ſi embarraſſés de retrouver leurs traces. Les Caldéens, les Perſes, les Indiens, les Chinois, &c. ſe préſentent; mais par malheur ce n'eſt point tour-à-tour, c'eſt tout enſemble qu'ils ſe montrent, & avec des prétentions à la primauté d'autant plus difficiles à apprécier que leurs titres ſont également vagues & équivoques. Après bien des diſcuſſions, on paroiſſoit depuis quelque temps avoir reconnu aſſez généralement la préſéance des Indiens. Ce pays où la nature eſt ſi belle, ſi féconde, ſem-

bloit digne d'avoir été, en effet, le berceau des peuples & l'école de leurs inſtituteurs. On aimoit à voir les ſciences, comme le ſoleil, venir à nous de l'Orient. Mais M. Bailly n'a pas trouvé cette Géographie concluante. Il a dit avec Voltaire, quoiqu'en combattant ſon opinion :

*C'eſt du Nord à préſent que nous vient la lumière.*

Il prétend que la Nation, à qui nous ſommes redevables de toutes nos connoiſſances, n'eſt aucune des Nations actuellement connues, & que ce peuple primitif qui n'exiſte plus, mais dont il ſuit les traces, a dû être établi vers le pôle arctique. En conſéquence, il l'a d'abord placé vers le 49^e^ degré de latitude ; mais enſuite, toute réflexion faite, il l'a reculé, comme nous l'avons vu, vers le 79^e^.

(5) Du monde au grand Newton y montra la Phyſique.

Ceci n'eſt point, comme on pourroit le croire, une hyperbole ou

caricature du Poète, pour rendre ſon tableau plus plaiſant. Le même Auteur, dont nous avons déjà parlé, après avoir dit que nos arts & nos ſciences mêmes les plus abſtraites, ne ſont que des réminiſcences, ou plutôt une tradition plus ou moins exactement conſervée, mais dont l'origine eſt due à ce Peuple primitif & détruit depuis long-temps, ajoute en propres termes ce qui ſuit.

» Mais de ces découvertes, la plus » étonnante pour quiconque voudra » réfléchir, eſt celle du vrai ſyſtême » de l'Univers. « (*Voyez Lettres ſur l'origine des Sciences, & ſur celle des Peuples de l'Aſie, adreſſées à M. de Voltaire, par M. Bailly, pag.* 212).

(6) Avant Lulle, Torré, Price & tous nos Souffleurs.

Raymond Lulle, fameux Alchymiſte du 13^e^ ſiècle : il étoit auſſi, ſuivant l'uſage de ces temps-là, grand Théologien & grand Médecin. Toutes les perſonnes qui connoiſſent un peu

l'hiſtoire, ſavent qu'il a fait le Miracle de la Tranſmutation & du Grand-œuvre, en préſence de l'Empereur & de toute ſa Cour. Mais il n'a pu opérer celui de la converſion des Maures. Qui l'ont, dit l'Abbé Ladvocat, *aſſommé* à coups de pierres. Il eſt révéré comme Martyr à Majorque, où ſon corps a été transféré.

(7)

Torré avoit de grands talens, du génie même, mais la tête lui tourna, & il finit, comme tant d'autres, par chercher le grand-œuvre. On ſent bien que cette folie n'étoit pas propre à rétablir ſes affaires ruinées par des malheurs & par des injuſtices; auſſi mourut-il miſérable. Quelques-temps après la mort de cet homme célèbre on a inſéré dans le Mercure une notice ſur ſa vie; elle eſt très-curieuſe ſur-tout relativement à l'Alchymie.

(8)

M. Price, ou comme on l'appelle en Angleterre, le Docteur Price s'eſt

fait une réputation par ſes ouvrages ſur les Finances & ſur l'Économie politique. Mais après avoir démontré ou du moins prétendu démontrer par ſes calculs la ruine de ſon pays, il a voulu l'enrichir par ſes découvertes. En conſéquence, il s'eſt conſtitué Alchymiſte, & après un travail aſſidu, qui a prodigieuſement altéré ſa fortune, ſa ſanté, & vraiſemblablement auſſi ſa raiſon, il a procédé avec grand apparat, au grand œuvre de la tranſmutation. Le détail, ou, ſi l'on veut, le procès-verbal de cet évènement conſigné dans les Papiers anglois, a orné depuis pluſieurs Journaux françois, & entr'autres le Mercure. Ce compte rendu, eſt ſuivant l'uſage, revêtu de l'atteſtation d'une *nuée* de témoins, parmi leſquels ſe trouvent des Baronnets & même des Pairs du Royaume. Mais le Mercure ne rapporte point ce qu'ont dit les Anglois, ſavoir : Que le Miracle, malgré *ſon authenticité*, n'a

converti perſonne, & qu'on a eu l'inſolence d'appeller le Thaumaturge un fourbe ou un ſot, & les témoins des viſionnaires. Au ſurplus il exiſte un fait beaucoup plus conſtaté que la tranſmutation elle-même, c'eſt que l'opération eſt morte entre l'opérateur & les témoins, parce qu'il a eu la mal-adreſſe ou la prudence d'y conſommer toute ſa poudre de projection, & que, ſelon ſa propre déclaration, ſa ſanté ne lui permet point de recommencer le travail néceſſaire pour s'en procurer de nouvelle.

(9) Pour quelques millions fondus aux Amateurs,
Faire quatre grains d'or vraiment Philſophique.

*Un or vraiment philoſophique* eſt, ſelon nous, une expreſſion d'autant plus heureuſe qu'elle eſt également ſatyrique au propre & au figuré. En effet, quant à la métaphore, il eſt certain qu'un métal dont quatre grains ne s'acquièrent qu'au prix de pluſieurs

millions eſt bien digne du déſintéreſſement d'un Philoſophe ; & pour le littéral, les Adeptes ſavent qu'on donne le nom de *Philoſophique* à l'or tel qu'il ſort du creuſet après la dernière opération ; mais alors il n'eſt point marchand & il faut y mêler une certaine portion de cuivre pour lui procurer par cet alliage la qualité des matières d'or qui ont cours dans le commerce. Par conſéquent, l'or philoſophique n'eſt bon à rien, puiſque perſonne ne voudroit le recevoir.

(10) On y fit les Pantins & peut-être Janot.

Tout le monde ſe rappelle de mémoire ou par tradition la folie des Pantins, qui eut tant de vogue il y a environ une quarantaine d'années. Quant à Janot, ſon étonnante célébrité ne fera pas moins d'honneur à la génération actuelle & à ſon Auteur. Le proverbe des *Battus payent l'amende*

eut, on le ſait, plus de cent * Repréſentations. Cet ouvrage qui fit époque, commença auſſi la réputation d'un autre grand homme (Volange). Les lauriers de ce dernier, mort quelquetems après dans la Rue Françoiſe, reſſuſcité depuis avec *Jérôme pointu* & toute cette famille, paroiſſent actuellement un peu fanés. Voilà le ſort des gloires dans ce ſiècle ingrat. Les unes brillent & diſparoiſſent tout-à-coup, les autres traînent en langueur ; celles-là meurent d'un coup de ſifflet, celles-ci s'évanouiſſent en fumée : je ne ſache guères que l'Horloger de Lyon qui n'ait pas été aſſez bête pour laiſſer tomber la ſienne dans l'eau. Plus prudent que

---

* Il y a des Obſervateurs qui portent ce nombre juſqu'à 300. On invite les Savans qui tiennent un regiſtre exact des gouttes de pluie, des brins de neige, & des dimenſions de la grêle, à fixer auſſi, par un calcul poſitif, l'opinion publique ſur un objet de cette importance.

certains Auteurs, il a retiré ſa Pièce avant la première Repréſentation. ( Note de l'Abbé ***).

(11) La bruyante Iliade & l'*indiſcret* Emile.

Si cette Epithète tombe ſur le perſonnage auquel Rouſſeau a donné le nom d'*Emile*, c'eſt non-ſeulement un rempliſſage, mais un contre-ſens; car à coup ſûr ſon Emile n'eſt rien moins que cela. Mais ſi, comme il n'y a pas lieu d'en douter, cette Epithète déſigne l'ouvrage lui-même, il faut avouer alors qu'on n'en pouvoit choiſir une plus caractériſtique. En effet, ſi *Emile* eſt prudent, en revanche l'*Emile* eſt fort indiſcret. Ce n'étoit pas aſſez de preſſentir ſon étourderie, comme a fait Rouſſeau, en diſant,

Incedo per ignes
Suppoſitos cineri doloſo.

Il falloit mettre à profit ſa réflexion, en ſupprimant un Epiſode auſſi dé-

placé, nous oſons le dire, qu'il étoit imprudent. Le dogme ne devoit point entrer dans le plan de l'Auteur, puiſqu'il avoit le malheur d'avoir à ce ſujet des opinions contraires, non-ſeulement à la Doctrine de l'Egliſe de Rome, la ſeule admiſe dans l'Etat où il vivoit, mais à celle de toutes les autres Communions Chrétiennes. » L'homme ſage, « a-t'il dit lui-même, » reſpecte les Loix de ſon » Pays, « & il viole la plus ſainte, la plus reſpectable de toutes les Loix, en attaquant, en mutilant les dogmes religieux des peuples, dont la Patrie eſt en quelque ſorte devenue la ſienne par une habitation longue & conſtante ; parmi leſquels, quoiqu'étranger & hôte peu complaiſant, il jouit, ſinon de tous les droits de Citoyen, au moins de toute la protection qui en réſulte, & peut-être même d'une liberté plus étendue ; où enfin, ce qui eſt encore plus remarquable, la double autorité de

ſes talens & de ſes vertus a pour ainſi dire, conſacré ſes jugemens. L'homme ſage craint de troubler le repos public ; & il cherche à porter l'inquiétude & le doute dans les conſciences ſur la plus conſolante de toutes les opinions. Cet Auteur qui, on ne ſait trop pourquoi, s'élève avec tant d'aigreur contre des Ecrivains célèbres long-temps ſes amis, & auxquels on ne peut reprocher aucun ouvrage contre la Religion, dont ils n'ont jamais parlé qu'avec le plus juſte & le plus profond reſpect, attaque, nie hautement pluſieurs de ſes dogmes fondamentaux. Modifiant, réformant, retranchant, commentant, il ſe fait un culte à ſa mode, & le Philoſophe devient un Théologien novateur. Si quelque choſe m'étonne, c'eſt la révolte de cet eſprit, ſi ſage d'ailleurs, contre la juſte cenſure qu'il s'eſt attirée par la partie dogmatique de ſon ouvrage. Mais ce qui m'étonne encore plus,

c'eſt

c'eſt l'indulgence qui a ſuccédé peu à peu à la rigueur, c'eſt la hardieſſe, &, pourquoi ne le diroit-on pas, l'impunité avec laquelle on vend, on expoſe, on annonce publiquement un ouvrage ſublime ſans doute, mais très-irréligieux &, je le répète, très-juſtement proſcrit.

En effet, de tous les écrits contre la Religion, & qui malheureuſement ne ſe ſont que trop multipliés de nos jours, l'Émile eſt le plus dangereux; & cela, par une raiſon fort ſimple, c'eſt qu'il eſt le plus répandu & non-ſeulement le mieux fait, mais le plus propre au plus grand nombre des Lecteurs. Un Livre métaphyſique, abſtrait & froid comme pluſieurs qu'il eſt inutile de nommer, fatigue l'attention autant qu'il ſcandaliſe la piété : il eſt trop ennuyeux pour ſéduire. Il y a peu lieu de craindre les funeſtes effets d'un ouvrage dont la lecture eſt à peu près impoſſible. Si quelques-uns ont le

courage de l'achever, ce ſont deux ou trois cerveaux brûlés comme l'Auteur, fiers de faire un cours en règle d'incrédulité, ou de bons Théologiens, qui veulent bien prendre la peine aſſez inutile de le réfuter. Mais il n'en eſt pas de même de Rouſſeau. Les gens de Lettres & les gens du monde ; les grands Seigneurs & les bourgeois ; les hommes & les femmes, tout le monde lit & relit les œuvres de ce génie immortel ; preſque tout le monde, mais ſur-tout les femmes & les jeunes gens, ſait par cœur l'Héloïſe & l'Émile. Celui-ci entr'autres, eſt preſque devenu un Livre claſſique. Il n'y a pas juſqu'aux Bonnes & aux Précepteurs qui n'en amalgament les principes à la charmante Doctrine des *Magazins* & du Rudiment. J'ignore ſi tout cela eſt fort utile aux enfans, mais il me ſemble que la Profeſſion de Foi du Vicaire Savoyard eſt un étrange ſupplément à leur Catéchiſme.

Au ſurplus, on ne ſe diſſimule point que tous les ouvrages contre la Religion ne ſont pas auſſi peu lus que le Syſtême de la nature, l'Antiquité dévoilée, &c. & qu'il eſt malheureuſement des Auteurs qui ont abuſé de leurs talens, pour tourner en ridicule une croyance dont la morale eſt auſſi pure & auſſi bienfaiſante que ſa Doctrine eſt ſublime & céleſte. Mais ces déplorables jeux de l'eſprit, quoique beaucoup trop répandus, ne font pas à beaucoup près la même ſenſation qu'un ouvrage ſérieux & raiſonné comme celui de Rouſſeau. Une plaiſanterie peut faire rire, mais elle ne ſauroit faire changer de ſentiment, ſur-tout quand il s'agit de matières graves, importantes & ſur leſquelles porte la baſe de nos intérêts les plus chers. Le mot : » *J'ai ri*, me voilà deſarmé « peut être fort bon, & même juſte, étant appliqué à un Conte ou à une Comédie, parce

que tel eſt en effet l'objet de ces ſortes d'ouvrages. Mais on n'a jamais dit : » J'ai ri, me voilà convaincu,« parce que la conviction eſt le produit d'un examen réfléchi, d'une comparaiſon de pluſieurs idées, parmi leſquelles notre eſprit fait un choix, & qu'il n'y a rien de commun entre cette opération purement intellectuelle & le rire, ce ſigne externe, phyſique & ſouvent même involontaire, qui prouve plus la foibleſſe de notre organiſation que l'aſſentiſſement de notre ame. Selon moi, ſi quelque choſe démontre que l'homme eſt un être double compoſé de deux Natures abſolument indépendantes, c'eſt cette contradiction ſi fréquente entre les actions de l'une & les volontés de l'autre. On y trouve auſſi la raiſon de la prééminence, que tous les Moraliſtes anciens & modernes ont donnée à l'être intellectuel ſur l'être phyſique. En effet, quoiqu'on ait ſouvent ſéduit le premier par des

ſophiſmes, cela ſuppoſe néanmoins de ſa part une faculté délibérative qui s'eſt laiſſé ſurprendre, mais qui pouvoit réſiſter; & de la part de ſon adverſaire un travail & des combinaiſons, dont peu d'eſprits ſont ſuſceptibles, & qui rendent toujours ces tentatives peu communes & leur ſuccès très-incertain. Mais il n'en eſt pas de même avec l'être phyſique. En priſe par tous ſes ſens, il ſe rend ſans la moindre réſiſtance. C'eſt une marionnette dont tous les mouvemens ſont à la diſpoſition du moindre jongleur; la paſſion même la plus forte, la plus inacceſſible aux attaques du raiſonnement n'a point de défenſe contre cette ſurpriſe (car c'en eſt une en effet) & voilà pourquoi, ſans doute, il eſt beaucoup plus aiſé de faire rire une perſonne affligée que de la conſoler.

(12) Avoient l'impiété de n'adorer qu'un Dieu.

Il eſt vraiſemblable, d'après ce paſſage, que le Poète avoit de bonnes raiſons pour croire le Polithéiſme établi dans l'Atlantide, comme il le fut en effet dans preſque toutes les autres régions du monde connu, juſqu'à l'Ere chrétienne. Or, l'on ſait que parmi les Payens, c'étoit une impiété de n'adorer qu'un Dieu : Cette impiété étoit-elle toujours punie de mort par des Peuples éclairés, qui regardoient le Théiſme plutôt comme une opinion philoſophique que comme un délit réel & capital ? C'eſt un point que nous ne prétendons point décider, & qui d'ailleurs eſt étranger à la queſtion actuelle. Au ſurplus, Athènes ne paſſoit point pour un repaire de Barbares, & puiſque Socrate y a bu la Cigüe, ce ſage, malgré la tolérance ſi vantée des Payens, n'eſt certainement pas la ſeule victime

qu'ils aient immolée à la vengeance & à l'intérêt de leurs Prêtres.

(13) Des Jardins d'Heſpérus, ces fidèles concierges,
Dont la beauté terrible & l'indornptable cœur,
Seuls dragons d'un pays peuplé de tourterelles,
Ont ſu, mille ans & plus, tant elles faiſoient peur,
Juſques au temps d'Hercule encor plus diable qu'elles,
Sauver de tout danger & leurs fruits & leur fleur.

M. Chompré dit qu'Hercule, en revenant de ſes voyages, s'amuſa à cueillir les pommes du Jardin des Heſpérides, apparemment pour ſe remettre en équipage ſi elles étoient réellement d'or, ou pour ſe rafraîchir ſi ce n'étoient que des oranges. Le bon Licentié ajoute que le héros avoit préalablement tué le dragon qui gardoit ce Jardin. Cela peut être à la rigueur, quoique notre Auteur n'en convienne pas. Cependant ſi, comme on le prétend aujourd'hui, le voleur de pommes n'eſt point Hercule, mais Apollon ou le Soleil, & ſi le Jardin, au lieu d'orner les

Canaries, ſe trouve être quelque Glacier de l'Iſlande ou du Spitzberg, le Théologien Mythologiſte qui s'eſt trompé ſur le nom du voleur & ſur le lieu du délit, peut bien auſſi avoir été induit en erreur ſur l'exiſtence du dragon. Au ſurplus, il falloit bien qu'Hercule ou, ſi l'on veut, Apollon, le trouvât de trop puiſqu'il l'a tué. Il nous ſemble, ſauf le reſpect dû au docte M. Chompré, que notre Auteur n'a pas fait un ſi grand mal de croire le Jardin aſſez bien défendu par ces trois vieilles Filles ſeulement (*Note de l'Abbé* ***)

(14) Mais ſi tout le Pays en un jour fut noyé.

Ingenti terræ motu jugique, *diei unius & noctis illuvione*, factum eſt ut terra de hiſcens omnes.... abſorberet & Atlantis Inſula ſubvaſto gurgite mergeretur.— Plato in Timæo.— (*Voyez ci-devant la Note* 3, *où le paſſage de cet Ecrivain au ſujet de l'Atlantide eſt rapporté plus au long.*)

(15) Où l'on prétend qu'ils (les Américains) ont certain air de famille.

Beaucoup de Savans ſe ſont occupés des moyens de peupler l'Amérique. Les uns y ont envoyé des Egyptiens, d'autres des Tartares. Des Auteurs moins profanes donnent des Juifs pour ancêtres aux Américains. Enfin, on y a fait paſſer une Colonie de nouveaux Chrétiens. Quelques Ecrivains ſont mêmes entrés à ce ſujet dans des détails curieux, & qu'il eſt bon de rapporter. Suivant un docte Théologien, l'arche où Noé s'étoit renfermé avec toute ſa famille, pour ſe ſauver du déluge, atterrit ſur une montagne du Bréſil. Les femmes, qui vraiſemblablement étoient devenues enceintes dans la route, accouchèrent dans ce Pays, & elles y laiſſerent leurs enfans, lorſque l'équipage ſe rembarqua pour aller faire la même cérémonie dans les autres parties du monde. On voit

par-là que l'exiſtence de la race humaine en Amérique, n'eſt pas auſſi moderne que M. de Buffon le prétend. Au ſurplus, il y auroit quelques ſiècles à défalquer de cette antiquité, ſi, comme on a tout lieu de le penſer, Mœbius, auteur d'un Traité des Oracles, & dont la véracité eſt généralement reconnue, a travaillé ſur de meilleurs Mémoires. En effet, celui-ci dit poſitivement que les Apôtres allèrent à pied des Indes en Amérique, pour y prêcher la Religion Chrétienne. Mais comme tout le Pays étoit déſert, ils auroient vraiſemblablement perdu leurs pas, ſi par un hazard heureux, ils n'euſſent trouvé, chemin faiſant, une Groenlandoiſe égarée avec laquelle ils peuplèrent le Canada. De nos jours, un Savant très-célèbre a rejetté toutes ces hypotèſes, pour donner aux Chinois ſes favoris, l'honneur, ſinon de la découverte, au moins de la population de l'Amérique. C'eſt au

Mexique que cette nouvelle Colonie s'eſt rendue. Il falloit que les Chinois fuſſent alors de grands marins pour faire une route ſi longue & ſi difficile dans des mers inconnues. Il eſt dommage qu'on n'ait pas conſervé dans les archives de Mexico le Journal de cette navigation avec les cartes & plans : ce ſeroit un ouvrage intéreſſant. Malgré tout cela, il eſt clair que ce ſont les Atalantes qui ont peuplé l'Amérique. C'eſt une vérité ſur laquelle il ne peut y avoir le moindre doute, puiſqu'ils étoient ſi voiſins de ce continent, qu'ils en faiſoient peut-être partie, & que même, ſuivant un gros Livre * très-orthodoxe, l'Amérique actuelle n'eſt autre choſe que l'ancienne Atlantide. On nous dira peut-être que les Atalantes ſavoient tout, & que les Américains ſont les plus ſtupides de tous les hommes. Eh ! qu'importe ?

* Le Dictionnaire de Trévoux.

ne connoiſſons-nous pas de très-jolies femmes, dont les enfans ſont laids comme des monſtres.

(16) La torture eſt par lui très-gaiment endurée,
Le *Ladre* n'en tient compte & va toujours braillant
La funèbre Chanſon de ſon enterrement.

Tout le monde ſait que, parmi pluſieurs Tribus de ſauvages Américains, les ennemis pris à la guerre, ſont en effet engraiſſés comme des volailles, pour être enſuite tués & mangés, en grande cérémonie, par leurs vainqueurs. Il n'eſt pas moins vrai que ces victimes ſupportent avec la plus grande tranquillité, non-ſeulement la mort, mais tous les tourmens qui la précèdent, & que le patient ne ceſſe de chanter pendant cette abominable boucherie, qu'on n'a pas rendue ici dans toute ſon horreur. Mais il eſt faux, au moins, ſelon tous les obſervateurs attentifs & les bons Phyſiciens, que cette eſpèce d'impoſſibilité ſoit une preuve

authentique de l'énergie & de l'héroïſme, que la populace des Voyageurs & leurs échos, Hiſtoriens, Diſſertateurs, Compilateurs, &c. ſe plaiſent tant à voir & à nous faire admirer dans les Américains. Cette exaltation de courage qui dompte la Nature, dont les Stoïciens ont donné le précepte, & les Martyrs l'exemple ; ces ſentimens factices mais ſublimes, qui enchantent en quelque ſorte le corps entier de l'individu dont ils échauffent la tête ; cet enthouſiaſme enfin, qui nous transforme en êtres purement intellectuels, rare dans tous les hommes, eſt abſolument nul pour les Sauvages ; bien loin d'attribuer cette tranquillité à la vigueur de leur ame, c'eſt dans l'imperfection de leurs organes qu'il faut en chercher la cauſe. Le relâchement des fibres, l'humeur aqueuſe qui domine dans leur ſang ; enfin, la conſtitution viciée des animaux, comme des plantes, en Amérique,

donne aux Indigènes une ſorte de torpeur qui les rend également inſenſibles, au phyſique comme au moral. Il réſulte de là que, ſi ces Barbares ne ſe plaignent point dans les tourmens, c'eſt qu'ils ne ſouffrent point, ou du moins qu'ils ne ſouffrent guères. Auſſi ne ſont-ils dans le fait, ni des Héros, ni des Stoïciens, mais des Ladres.

(17) Il (le Sauvage) danſe, il aime à rire.

Suivant les Voyageurs, pluſieurs Tribus de Sauvages ſont pour le moins auſſi gais que l'étoient les François & les Pariſiens, ſur-tout *dans l'heureux temps de la douce Régence.* Ceux de la Guianne entr'autres, ſont célèbres par leur goût pour la bouffonnerie & l'épigramme ; lorſqu'ils ſont raſſemblés il n'y a ſortes de miévreries qu'ils ne ſe faſſent entr'eux, & c'eſt à qui contera les hiſtoires les plus plaiſantes, ou lâchera les meilleurs ſarcaſmes.

(18) On le peint (le Sauvage) juſte, humain, fils ſoumis, tendre père.

» Un Indien de la Nation Caribe » ayant fait une légère réprimande à » ſon fils en préſence d'un Eſpagnol, » le fils tranſporté de colère donna » un ſouflet à ſon père. L'Eſpagnol, » irrité de ce procédé, blâma le » Caribe de la tranquillité qu'il té- » moignoit, & le preſſa de châtier » l'inſolence de ſon fils. L'Indien ne » répondit rien d'abord, mais il lui » dit quelque-temps après : *Crois-tu,* » *camarade, que nos Enfans ſoient comme* » *les vôtres ? cela n'eſt pas, & ſi je châtie* » *mon fils pour ce qu'il vient de faire,* » *il me tuera lorſqu'il ſera un peu plus* » *grand.* « ( Deſcription géographique de la Guiane, par Bélin.)

(19) Inſenſible, ô Nature, à tes plus tendres vœux,
Il (le Sauvage de l'Amérique) méconnoît l'amour.....

En dépit des Déclamateurs & Rhéteurs qui n'ont rien vu, & des

Relateurs qui ont mal vu, il eſt démontré que les Naturels de l'Amérique n'ont aucune eſpèce d'ardeur pour les femmes. Cette inſenſibilité à l'attrait le plus vif, prouve une conſtitution dépravée, & explique, ſelon tous les Philoſophes, les vices des Sauvages & même quelques-unes de leurs actions, que l'on a regardées comme des actes de courage & de magnanimité, telles par exemple que leur inſouciance de l'avenir, leur indifférence pour la mort, & même leur tranquillité dans les tourmens les plus affreux.

(20).....En ce Pays encor jeune & nouveau,
Où ſorti depuis peu de la nuit du tombeau.

Les Philoſophes ſont très-partagés ſur l'antiquité, ou plutôt, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, ſur l'âge de l'Amérique. Pluſieurs, à la tête deſquels il faut mettre M. de Buffon, la regardent comme une Terre où

l'ouvrage de la Nature n'étoit point encore parvenu à ſon dernier développement. D'autres, au contraire, parmi leſquels on doit pareillement citer M. de Law, croient y voir tous les caractères d'un être très-ancien, décrépit même, & preſque détruit par des révolutions terribles. Aucun parti ne manque d'argumens & ſur-tout d'adreſſe, pour défendre ſon opinion. Mais lequel a raiſon? Demandez à la Nature. *Adhuc ſub judice lis eſt*..... C'eſt ſon ſecret, & juſqu'à-préſent elle n'a pas jugé à propos de le dire.

(21) Des huit Mondes errans, Monarque radieux.

Il paroît que le Poète a adopté la nouvelle Planète, appellée d'*Herchell*, du nom de l'Aſtronome Anglois qui l'a découverte. Cette adoption me paroît juſte, & je ne ſais pourquoi on ne la trouve point encore dans les Almanachs, puiſque l'exiſtence

de cette Planète eſt bien conſtatée. Il ſemble même que ce corps céleſte mérite mieux cette dénomination, que la Lune qui, comme chacun ſait, n'eſt qu'un globe entièrement ſubordonné à la terre & une eſpèce d'apendix de cette Planète. En effet, pour être conſéquent, il auroit fallu donner le même nom à tous les Satellites des autres Planètes, ou du moins aux grands, tels que les quatre Lunes de Jupiter & les cinq de Saturne. Alors il y auroit eu, non pas ſept mais ſeize Planètes : Au ſurplus, puiſque l'uſage a prévalu, l'auteur a bien fait de s'y conformer, en conſervant toujours à notre Lune, le rang ou le nom de Planète, pour lequel elle a du moins le titre de preſcription.

(22) Dégradés, (les arbres) vils appuis des plus vils végétaux,
Du lichen qui les ſouille empruntant la verdure,
Au milieu des buiſſons, leurs indignes rivaux,
Cachent à l'œil du jour une indigne parure.

En général, la Nature au nouveau Monde étoit, ou du moins paroiſſoit

être en quelque ſorte inverſe de ce qu'elle eſt dans l'ancien. Nos plus grands Quadrupèdes ne s'y trouvent point, ou n'y ont pour repréſentans que des animaux beaucoup plus petits, moins forts, moins courageux, en un mot entièrement abâtardis, tandis que les petits animaux, tels que les Reptiles, les Inſectes, &c. y ſont monſtrueux. Il en eſt de même pour les Végétaux. La plûpart de nos grands arbres y ſont rappetiſſés & preſque avortons, tandis que, au contraire, les arbuſtes s'y ſont élevés à une croiſſance prodigieuſe, & par une ſuite de cette bizarrerie, les plantes herbacées & tendres y prennent les formes ligneuſes, & deviennent des eſpèces d'arbriſſeaux. Au ſurplus, les perſonnes qui deſireroient de plus grands détails à ce ſujet, peuvent conſulter les Voyageurs & les Naturaliſtes & notamment M. de Buffon. Parmi les admirables diſcours, qui ne ſont pas la partie la moins intéreſſante

de ſon Hiſtoire naturelle, celui ſur l'Amérique eſt un chef-d'œuvre d'éloquence, & nous oſerions même dire de Poéſie. Nous n'ignorons pas que ces beautés de ſtyle lui ont été reprochées comme un défaut, mais ce reproche eſt certainement très-injuſte. Qu'un véritable Homme de Lettres liſe avec attention l'ouvrage immortel de ce grand Homme, qu'il ſuive la marche & les procédés de ſon ſtyle; & s'il s'apperçoit de la plus petite diſparate dans la gradation de ſes idées, & dans le paſſage des moindres objets aux plus magnifiques conceptions, qu'il oſe le dire; & alors, je ſerai le premier à condamner ces élans, tout ſuperbes qu'ils ſont, comme des hors-d'œuvre déplacés & par conſéquent défectueux. Mais juſqu'à ce moment, qu'il me ſoit permis de croire que le génie & l'éloquence ſont un feu créateur qui vivifie tout ce qu'il touche, & que la plûpart des ſciences ne ſeroient ni ſi obſcures

ni ſi rebutantes, ni même ſi peu avancées, ſi elles avoient eu des Hiſtoriens ou des Interprètes auſſi ſublimes que celui qui nous a révélé les ſecrets de la Nature. Un homme du monde, inſtruit & de beaucoup d'eſprit, entendant dire à un Savant que pluſieurs perſonnes comparoient M. de Buffon à Pline & à Ariſtote, & celui-ci lui demandant ce qu'il en penſoit : » Je penſe, répondit-il, » qu'on fait beaucoup d'honneur à » Pline & à Ariſtote «.

(23) Où parmi la Béjugue empoiſonnant les dards,
Le hideux Scorpion armé de deux poignards,
L'Atome imperceptible & pourtant homicide.

La Béjugue ou Liane, eſt une des plantes les plus dangereuſes du nouveau Continent, & peut-être du monde entier. Les Sauvages ont continué de tremper la pointe de leur flèche dans le ſuc qu'ils tirent de ſa racine après l'avoir fait bouillir. Ce poiſon eſt ſi actif, qu'il fait périr

ſubitement les animaux & les hommes, à la peau deſquels le trait qui en eſt frotté a fait la moindre inciſion. C'eſt la même plante qui s'appelle *Curare* à la Guiane. Le remède le plus sûr contre ce poiſon, eſt de prendre ſur le champ quelques pincées de ſel, ou de boire deux ou trois verres d'eau de la mer. L'uſage du ſucre eſt preſque auſſi efficace, au moins dans le pays; ce qui prouve l'analogie qui exiſte entre ces deux productions, dont la nature & la ſaveur paroiſſent ſi différentes.

Le Scorpion eſt une eſpèce d'Ecreviſſe de terre, fort commune en différentes parties de l'Amérique : Il porte en effet deux aiguillons, qui ſont, dit-on, placés à ſa queue. Leur piquure eſt dangereuſe.

*L'Atome imperceptible* doit être le *Nigna* ou *Pigne*, petit animal environ de la groſſeur d'une puce, qui s'inſinue à travers la peau ſans qu'on s'en apperçoive. Auſſi-tôt qu'il eſt

entré dans les chairs, il ſe couvre d'une tunique blanche qui a la figure d'une perle : c'eſt-là qu'il dépoſe ſes œufs. Il s'attache à la plante des pieds. Auſſi dans les pays expoſés à cette vermine, a-t'on grand ſoin de faire viſiter tous les matins ſes pieds, pour voir s'il n'y eſt point entré de *Nignas*, & pour les retirer, ce qui ſe fait avec une éguille ou une épingle. Les perſonnes qui négligent cette précaution, s'expoſent au danger de perdre le pied, la jambe, & quelquefois-même la vie.

Au ſurplus, il ſe pourroit faire, que cet inſecte fût le Coyas, ſi petit qu'il eſt en effet preſque imperceptible. Il n'entre point dans la peau, mais il ſe promène ſur les différentes parties du corps, à peu près comme les Punaiſes. Malheur à ceux qui écraſent des Coyas, car la liqueur qui en ſort pénètre dans le ſang à travers les pores. Ce venin eſt ſi ſubtil, qu'il cauſe auſſi-tôt une

enflure générale, avec une fièvre ardente qui eſt bientôt ſuivie de la mort. L'unique remède eſt de flamber le malade avec une certaine paille qui croît dans le pays & qu'on appelle *Guaycan*.

(24) N'auriez-vous pas, Monſieur, en Poète prudent,
Et, comme vous diroit ici plus d'un Plaiſant,
Seulement de la Porte entendu ce tapage ?

L'Abbé La Porte ou De la Porte. Cet Ecrivain, mort il y a quelques années, mérite bien une Note un peu plus longue que celle miſe par l'Auteur, au bas de la page où il en parle. C'étoit ſans contredit un des plus fameux & des plus hardis Plagiaires ou Compilateurs de ſon tems. On trouve dans ſon *Voyageur françois* des 50 pages de ſuite, tranſcrites mot pour mot du premier Livre qui lui tomboit ſous la main. Ce qu'il y a de plus fort, c'eſt que non-ſeulement il ne citoit pas ſon Auteur, mais qu'il n'annonçoit pas l'emprunt par

par le moindre petit guillemet. Il s'eſt auſſi rendu célèbre par un autre tour d'adreſſe, car il avoit infiniment de reſſources dans l'eſprit. On connoît la petite rue des Auteurs ou Libraires, qui multiplient à leur gré les éditions d'un ouvrage, ſans faire d'autres frais que ceux du frontiſpice. L'Abbé de la Porte tiroit encore un plus grand parti de cette réimpreſſion du frontiſpice. Elle lui ſervoit à reproduire le même ouvrage ſous cent formes différentes. C'eſt ainſi qu'entre ſes mains un Livre quelconque devenoit tour-à-tour *Recueil*, *Tableau*, *Mêlanges*, *Anecdotes*, *Mémoires*, *Obſervations*, *Journal*, *Almanach* même. Au ſurplus, peut-être cela venoit-il de ce qu'il ne ſe ſouvenoit pas d'avoir traité le même ſujet ſous un autre titre. En effet, il avoit la mémoire ſi courte, qu'au rapport d'un des plus fameux Ariſtarque du ſiècle, il étoit ſouvent arrivé à l'Abbé, au moins dans ſa jeuneſſe, d'oublier juſqu'à deux fois

le même jour, qu'il avoit déjà dit la Meſſe. Quoique plus de cent perſonnes encore exiſtantes, aient pu entendre comme nous ce propos, nous ſommes bien éloignés d'y ajouter foi. Auſſi ne rapportons-nous cette Anecdote que comme un exemple des gentilleſſes que ces Meſſieurs ſe diſtribuoient réciproquement. Il n'eſt peut-être pas inutile d'obſerver que l'Abbé De la Porte a gagné infiniment plus d'argent avec ſes Almanachs & ſes Compilations, que Corneille, Voltaire, & Rouſſeau, avec leurs Chef-d'œuvres. On aſſure qu'il s'étoit fait ainſi un revenu de dix à douze mille livres.

(25) Ces horribles Buios au ſouffle magnétique.

Il y a en Amérique, & ſur-tout dans la Guiane, du côté de l'Orénoque, une eſpèce de Serpent ou de Couleuvre, appellée par les Eſpagnols *Buio*, & *Avioſa* par les Sauvages.

Cette couleuvre reſſemble à un vieux tronc de pin abbatu & deſſéché. Elle a autour de ſon corps une eſpèce de barbe ou de mouſſe, pareille à celle qui s'attache aux vieux arbres dans les endroits humides & marécageux. Sa longueur eſt ordinairement de quinze à vingt pieds & ſa groſſeur à proportion. Son mouvement quand elle marche eſt imperceptible: à peine pourroit-elle faire une demi-lieue de chemin dans une journée. Son corps laiſſe ſur la terre où il paſſe, une trace comme un mât ou un gros arbre qu'on traîneroit. On ignore quel eſt ſon mouvement dans l'eau. Cette extrême lenteur rend cet animal moins dangereux. Cependant il ne faut pas s'en approcher de trop près, car » dès que la Couleuvre » entend du bruit, elle lève la tête, » s'allonge de quatre à cinq pieds, » ſe tourne vers le Tigre, le Lion, » le Daim, ou tel autre animal que » ce ſoit, *même l'homme* à ce qu'on

„ assure, dont elle veut se saisir, &
„ ouvrant sa gueule, elle pousse un
„ souffle si vénimeux, qu'elle étourdit
„ la personne ou l'animal qui se
„ trouve dans l'endroit où elle le
„ dirige & lui fait faire un mouve-
„ ment qui l'attire insensiblement,
„ jusqu'à ce qu'il soit assez près pour
„ qu'elle le puisse avaler. « Comme le Buio n'a pas de dents, cette opération doit être longue. On assure néanmoins que quelque grosse que soit sa proie, il en vient toûjours à bout. Un fait non moins étrange, c'est qu'on trouve souvent de ces Couleuvres étendues au soleil, auxquelles les cornes d'un Daim servent de moustaches, parce qu'elles n'ont pu passer dans sa gueule. Mais après que le Buio a digéré le gibier, il se débarrasse de ce panache. Au moyen de cette vertu attractive, il est toujours sûr à une certaine distance, de ne jamais manquer l'homme ou l'animal qui a le malheur d'être à sa

portée, à moins que quelqu'autre objet en paſſant avec vîteſſe entre celui-ci & le ſerpent, ne coupe ce ſouffle ; car alors celui qui » étoit à » la veille d'être pris, reprend ſes forces » & s'échappe au danger qui le me- » naçoit. De là vient qu'on ne doit » pas aller ſeul dans ce Pays, mais » mener toujours avec ſoi un ca- » marade, afin que, ſi par hazard le » Buio en attire un, l'autre puiſſe » couper ſon haleine, ſoit avec le » chapeau ou avec quelqu'autre corps » étranger ; après quoi on peut con- » tinuer ſon chemin ſans ſe mettre en » peine de ce monſtre «. (Deſcription Géogrophique de la Guiane, par M. Bélin, Ingénieur de la Marine, in-4°. avec cartes & fig. pag. 71 & 72.)

Ces détails que nous avons cru devoir abréger, mais non garantir, ont été racontés à l'Auteur par un Miſſionnaire, qu'il aſſure être très-digne de foi : Peut-être tout le monde n'en portera-t'il pas le même juge-

ment ? Quoiqu'il en ſoit, le fait nous a paru curieux, ſur-tout dans un tems où le Magnétiſme animal eſt le ſujet de tant de diſputes. M. Bélin parle encore d'une autre eſpèce de Serpent, de la groſſeur des *Buios*, mais beaucoup plus grands. Ceux-ci ſont auſſi rapides que les autres ſont lents, puiſqu'il eſt impoſſible à l'animal le plus vîte de leur échapper. On ignore » dit-il, ſi ces » Couleuvres ſont vénimeuſes, mais » leur morſure doit être terrible, » puiſqu'elles ont des dents auſſi » groſſes que le plus fort Lévrier «. Ces Serpens ſont peut-être de l'eſpèce de ceux de Surinam, qui ont juſqu'à trente pieds de long, & qui ſont gros à proportion. Mais ces derniers ne ſont ni vénimeux, ni malfaiſans, quand ils n'ont point faim : Ce ſont proprement des Serpens d'eau, qui viennent paître à terre.

Suivant le même Auteur, on trouve encore en Amérique une autre eſpèce

de Serpens, infiniment plus ſingulière que ceux dont nous venons de parler, quoique beaucoup plus petite. Ce Serpent, dont il ne dit pas le nom, n'a guères plus d'un pied de long, & un pouce de groſſeur, mais en revanche il a deux têtes. » Sa couleur » eſt griſe, mêlée de taches blan- » châtres; il ſe meut fort lentement, » ce qui fait qu'il n'eſt pas beaucoup » à craindre, quoique ſa morſure » ſoit des plus vénimeuſes..... On » aſſure que ce Serpent a la propriété » de réunir & de joindre les parties » de ſon corps qu'on auroit coupées » & ſéparées les unes des autres, & » que ſa chair deſſéchée & miſe en » poudre, eſt un remède ſpécifique » pour guérir les os fracturés «. Au ſurplus, le tabac mâché eſt le remède le plus commun & le plus efficace, contre la morſure des Serpens de quelque eſpèce qu'ils ſoient. Les Sauvages de l'Amérique n'uſent point d'autres précautions que d'appliquer

ſur la plaie cette eſpèce d'emplâtre qu'ils y laiſſent trois jours. Il eſt vrai qu'ils macèrent dans leur bouche ce tabac, dont ils avalent la moitié. J'ignore ſi cette cérémonie eſt eſſentielle à la cure. M. Bélin aſſure qu'on a fait l'expérience de mettre du tabac mâché dans la bouche d'une Couleuvre. Auſſi-tôt elle a été ſaiſie d'un tremblement général, qui n'a fini qu'avec ſa vie. Un autre moyen de guérir la morſure des Serpens & Couleuvres, eſt d'appliquer ſur la plaie quatre ventouſes ſéches, dont la première diſpoſe les chairs, la ſeconde attire une liqueur jaune, la troiſième une pareille liqueur teinte de ſang, & la quatrième le ſang tout pur, après quoi il ne reſte plus de venin dans la plaie.

(26) Auprès deſquels Cadmus & ſa Compagne antique,
Très-petits Courtiſans auroient rampé bien bas.

On apprend dans les Colléges,

qu'un des plus anciens Lévantins ; qu'il nous plaît d'appeller *Cadmus*, étoit fils d'un Roi de Tyr, c'eſt-à-dire du Chef de quelques Flibuſtiers de la Méditerranée, raſſemblés dans une Bourgade, appellée *Tſor* par les Hébreux & les Phéniciens, & actuellement *Sor* ou *Som* par les Turcs. Europe, Fille du Chef, ayant été enlevée par un petit Corſaire Candiote, dont le nom a été défiguré ſous celui de *Jupiter*, Cadmus, frère de l'Odaliſque, quitta ſon Pays pour ſe mettre à la pourſuite du Pirate, ou plutôt pour aller à ſon tour détrouſſer les Paſſans ſur terre ou ſur mer. Après différentes avantures, il fut obligé de ſe réfugier en Béotie, au milieu des forêts, dont toute la Grèce étoit alors couverte. Il y bâtit quelques cabanes, & forma ainſi une eſpèce de Village, où il jouit tranquillement de ſon butin avec les Brigands dont il étoit le Capitaine. Cadmus ſe maria & vieillit dans ce

Village, qui devint par la ſuite une grande Ville, à laquelle on donna le nom de Thèbes. S'étant un jour égaré en parcourant, avec ſa femme, les bois des environs, où il y avoit beaucoup de Serpens, ils furent l'un & l'autre maſſacrés par les Grecs, alors Sauvages. Le Chef qui lui ſuccéda, pour donner un air impoſant à l'avanture, & ne pas décourager ſon monde, aſſura qu'ils avoient été métamorphoſés en Serpens, & les Grecs, grands amateurs du merveilleux, adoptèrent cette fable avec empreſſement.

On trouvera dans tous les Chronologiſtes, l'année, le mois & le jour de la naiſſance & de la métamorphoſe de Cadmus : mais comme nous craindrions d'altérer un texte ſi précieux, même en le tranſcrivant, nous invitons ceux de nos Lecteurs, qui veulent, comme de raiſon, ſavoir les choſes au juſte, à conſulter tous les ſavans Auteurs qui,

depuis feu Hérodote juſqu'à feu l'Abbé Lenglet, en ont traité *ex profeſſo*.

Nous ajouterons ſeulement, pour l'intelligence de notre Poète, que Cadmus & ſa femme, qui, ſuivant l'uſage de ces temps-là, étoient des eſpèces de Patagons ou Géans; ont été métamorphoſés en Serpens auſſi gros qu'eux. (Voyez Ovide, le Jéſuite Jouvency, le ſieur Le Ragois, le Licencié Chompré, le Sorboniſte Ladvocat, &c. &c. &c.

(27) La Grenouille géant & la Feuille vivante,
De la grande Arachné les dents & les huit bras,
L'énorme Papillon de la Zone brûlante, &c.

Les Chenilles, les Papillons, les Mille-pieds, les Scarabées, les Araignées, les Grenouilles & les Crapauds étoient, ſelon tous les Voyageurs, d'une taille giganteſque en Amérique, lors de la découverte de ce Pays par les Européens. Les déſſéchemens, les abbatis de bois, la culture, la main

de l'homme enfin, en ont beaucoup diminué le nombre & peut-être la groſſeur, en détruiſant les ſucs infects qui faiſoient pulluler & croître à un tel dégré les animaux & les plantes immondes qui s'en abreuvoient. Mais cela n'empêche point qu'il n'en exiſte encore en différens endroits. On voit dans les figures deſſinées à Surinam, par la célèbre D^lle^ Mérian, des Papillons, dont le volume égale celui d'un de nos oiſeaux ordinaires. Au ſurplus, la Louiſiane offre un phénomène encore plus étrange, s'il eſt vrai, comme l'aſſure M. Dumont, qu'on y trouve des Grenouilles qui pèſent juſqu'à trente-ſept livres. Leur cri eſt ſi fort qu'il reſſemble au beuglement d'un veau. Nous croyons pouvoir rapporter à ce ſujet un fait récent & ſingulier, quoique beaucoup moins étrange. » Au mois d'Octobre » dernier (1780) l'Iſle de Bombay a » été infectée de Grenouilles qui ont » dévoré toute l'herbe & les petits

» poiſſons. Ces Grenouilles, dont » toutes les citernes & les étangs » étoient couverts, peſoient quatre » à cinq livres, & il y en avoit » qui, meſurées d'une extrémité du » corps à l'autre, avoient deux pieds » de long. ( Papiers Anglois du 20 » Mai 1784 ). «

Au ſurplus, les Grenouilles de la Guiane ont encore une autre propriété : C'eſt de ſe métamorphoſer en poiſſons, après un certain temps. Leurs pattes de devant ſe transforment en une petite queue qui diminue peu à peu juſqu'à ce qu'elle ſoit entièrement diſparue. La même choſe arrive à celles de derrière, qui ſont beaucoup plus longues & reſſemblent aux pattes du canard. C'eſt le contraire de celles d'Europe, qui, en ſortant de leurs œufs ont d'abord la forme d'un petit poiſſon.

Quant à la Feuille vivante ou ambulante, c'eſt un animal que pluſieurs Voyageurs, certainement très-mauvais

Naturaliſtes, ont cru être en effet une feuille qui ſe détachoit de l'arbre, quand elle étoit parvenue à un certain point de croiſſance, pour prendre ſon eſſor dans les airs. Voici le vrai & l'hiſtoire très-ſuccinte de cet animal. Il ſe reproduit, comme tous les autres, de ſon ſemblable, & jette ſes œufs dans une feuille. Il en ſort de petits inſectes noirs ſemblables à des fourmis, mais qui prennent en grandiſſant la forme d'une écreviſſe de mer. Lorſqu'ils ſont parvenus à leur croiſſance naturelle, il leur vient des ailes ſans qu'ils ſe ſoient transformés en Chryſalides comme les Papillons. Ces ailes, qui ſont d'un verd plus ou moins foncé, reſſemblent parfaitement à une feuille dont elles ont même les fibres. C'eſt alors que, déchirant une eſpèce de toile ou de membrane qui les couvre en partie, ces Inſectes prennent l'eſſor en étendant leurs ailes.

Les Araignées de Surinam ſont

remarquables, non-ſeulement par leur énorme groſſeur, mais en ce qu'elles ont le corps couvert de poil, & les dents très-aigües, dont la morſure laiſſe une humidité dangereuſe. Elles mordent-même les hommes. Elles ont huit jambes.

(28) Et cet Oiſeau qui peut, ſelon nos Paul Lucas,
Porter comme une mouche un bœuf ſur la montagne,
Et de ſon vol immenſe ombrager la campagne.

Cet Oiſeau ne peut être que le Condor. Selon le rapport de *Deſmarchais*, que M. de Buffon a adopté, le Condor a dix-huit pieds de vol ou d'envergure, & emporte une *biche* ou une jeune *vache*, comme notre aigle enlève un lapin. Sa groſſeur eſt celle d'un fort mouton. Il paroît d'après les Relations de tous les Voyageurs, que cet animal eſt le plus féroce & le plus dangereux de tous les volatiles. Il fait un dégât terrible parmi les beſtiaux, & attaque ſouvent les hommes eux-mêmes.

Beaucoup d'enfans de dix à douze ans ont été tués & dévorés par ces oiſeaux de proie.

(29) Par vos ſoixante bras indomptables Titans,
Du Monarque des Mers ouvrir les vaſtes flancs.

Il ne faut pas ici prendre à la lettre le plurier de l'apoſtrophe qui ſemble appliquer aux deux fleuves, le phénomène des ſoixante embouchures, puiſqu'il n'eſt propre qu'à l'Orénoque ſeulement. On en peut dire autant des débordemens; ceux de ce même Fleuve, qui inondent un Pays immenſe, à certaines époques, lui donnant comme au Nil un caractère particulier & diſtinctif. Enfin, il eſt le ſeul des deux qui ait des cataractes au moins citées, quoique pluſieurs Géographes, & entr'autres La Martiniere, diſent le contraire. Malgré ces circonſtances & la profondeur de ſon lit, qui a en certains endroits plus de cent vingt braſſes, l'Orénoque eſt encore moins célèbre que la Ri-

vière des Amazones, le plus grand Fleuve du monde connu, puiſqu'il parcourt un eſpace de plus de 1200 lieues, & qu'il en a 70 de largeur à ſon embouchure, y compris à la vérité quelques Iſles. Au ſurplus, ces différences n'étoient certainement pas ignorées du Poète, qui a pu & dû peut-être dans ce morceau attribuer aux deux Fleuves, des effets qui ne ſont propres qu'à l'un ou à l'autre. Cette figure ou licence eſt une eſpèce de Synecdoche, fort commun en Poëſie, & ſur-tout parmi les anciens. On fera peut-être une autre chicane à l'Auteur, en demandant pourquoi il a choiſi de préférence l'Orénoque pour l'aſſocier au Fleuve des Amazones, puiſque ſelon certains Auteurs,* la Rivière de la Plata, & peut-être le Fleuve Saint-Laurent, contiennent un plus grand volume d'eau. La réponſe eſt facile : 1°. C'eſt qu'il ne

* Le fameux Buſching entr'autres.

s'eſt point borné à peindre les plus grandes maſſes, mais qu'il a voulu ajouter à ſon tableau la ſingularité des effets. 2°. C'eſt que le Maragnon ou la Rivière des Amazones & l'Orénoque étant ſitués dans la même région, courant preſque dans une direction parallèle, & formant ainſi une grande Preſqu'Iſle, il étoit naturel d'aſſocier enſemble deux objets que la Nature a liés, & qui compoſent pour ainſi dire un même ſujet.

(30) Du ravage des eaux, que votre Muſe admire,
Le Bipède voiſin, ſi poli, ſi puant,
Tout folâtre qu'il eſt n'a pas ſujet de rire.
N'eſt-ce pas en effet, pour fuir cet élément,
Qu'avec les Ouarins d'arbre en arbre ſautant,
On voit pendant ſix mois le malheureux Sauvage
Leur diſputer, peut-être avec déſavantage,
Son ſouper de fruits verds, ſa femme & ſa maiſon ?

Il y a aux environs de l'Orénoque, & ſur-tout dans les Iſles ſituées à ſon embouchure différentes Peuplades de Sauvages qui, pendant ces inonda-

tions, ſont obligées d'habiter les arbes dont ſont couvertes les plaines ſubmergées, ou des cabanes bâties ſur des eſpèces de pilotis, & dont le plancher eſt au niveau de leurs branches les plus élevées. Pluſieurs de ces Sauvages, mais principalement les Guarannas, habitans des Iſles noyées, ſont, dit-on, auſſi affables & auſſi enjoués qu'ils ſont miſérables. Il n'y a point, au rapport du Géographe Bélin, de Peuple *plus gai & plus joyeux*; on les trouve toujours *ſautant & danſant*. Ces Peuples, comme tous les Sauvages des Pays chauds, s'oignent depuis la tête juſqu'aux pieds avec une huile rance & de l'achiolt. Cette couche très-épaiſſe, forme un enduit impénétrable aux rayons du ſoleil & à l'aiguillon des Moſquites, dont tout le Pays eſt déſolé, mais elle exhale une odeur inſupportable pour tout autre que ces Barbares. Voici d'autres détails curieux rapportés par Bélin à ce ſujet.

» Les Marais, ou Terres inondées,
» de la Guiane, ſont couverts de
» grands arbres nommés Mangles. On
» ſait que ces arbres ont ſeuls la
» propriété de naître dans l'eau de
» la mer, que les huîtres s'attachent
» à leurs pieds, & que leurs racines
» ſortant de la terre remontent en
» haut, font de nouveaux arbres, &
» s'entrelacent ſi bien, qu'en certains
» endroits de la Terre-ferme, ſur-
» tout à l'embouchure de l'Orénoque
» & aux côtes de la Guiane Portu-
» gaiſe, on peut marcher deſſus plus
» de quinze ou vingt lieues ſans
» mettre pied à terre. Il y a même
» beaucoup d'Indiens qui demeurent
» ſur ces arbres, qui y retirent leurs
» canots & y font des carbets ou ca-
» bannes. (Deſcription Géographique
» de la Guiane par Bélin.)

L'Ouarin ou l'Ouarine, eſt la plus grande eſpèce de Sapajoux, que l'on appelle improprement les Singes de l'Amérique. On les trouve par milliers

dans les forêts de la Guiane. Ces animaux, de la taille d'un fort dogue, ſont effrayans par leur figure & par leurs cris, qui les ont fait nommer *Hurleurs*. Ils aiment beaucoup les fruits & vraiſemblablement ne haïſſent pas les femmes.

(31) Ce Sauvage pourtant, par un brevet de Rome,
Ce Sauvage ſi laid n'eſt pas ſinge, mais homme.

La découverte de l'Amérique, due au hazard comme une infinité d'autres, a éprouvé les mêmes contradictions. Un Pape avoit excommunié ceux qui croyoient aux Antipodes ; un autre donna des Pays dont il ne connoiſſoit ni la poſition ni l'exiſtence à deux Nations qui ne les connoiſſoient guères mieux. En effet, un grand nombre d'Iſles, & même pluſieurs parties du nouveau Continent étoient déjà occupées ou ravagées par les Eſpagnols, dans un temps où l'on ne regardoit encore ces Terres que comme des appendices de l'Afrique,

ou plutôt des Indes. Enfin, on commença à croire à l'exiſtence d'un nouveau Monde, mais ce ne fut pas une raiſon pour croire aux hommes qui l'habitoient. Ils paſsèrent pour des Orangs-Outangs ou de grands Singes, & cette opinion dura d'autant plus long-temps, qu'elle mettoit à l'aiſe la conſcience de ceux qui les traitoient comme tels. Avec le temps néanmoins, les remontrances de quelques bons Prêtres, & peut-être auſſi une politique mieux entendue, firent ſoupçonner que ces animaux à figure humaine, dont la chaſſe étoit un objet d'amuſement comme celle des Bêtes ſauvages, pouvoient bien être en effet des hommes. Mais ce n'étoit pas aſſez pour mettre fin à cette odieuſe boucherie, exercée ſans remords comme ſans pitié. Il fallut une Bulle du Pape qui les déclarât authentiquement, *non pas Singes mais Hommes*. Au ſurplus, malgré cette Bulle, beaucoup d'Eccléſiaſtiques

refuſoient encore de les admettre aux Sacremens de l'Egliſe, & cette queſtion fut long-temps & vivement agitée dans le Concile de Lima. Les malheureux ! on les trouvoit trop bêtes pour être ſauvés.

(32) Proſcrit, forcé de fuir une ingrate Patrie,
Il ſut de ces climats vaincre la barbarie.

Ceci ne convient proprement qu'aux premiers Colons de la nouvelle Angleterre. Ces Aventuriers étoient preſque tous des Presbytériens ou Puritains, qui perſécutés par les Anglicans, ſous les règnes de Jacques I^er^, & ſur-tout de ſon Fils Charles I^er^, ſe ſont refugiés en Amérique. Ce qu'il y a d'inconcevable ou plutôt de très-naturel, dans un ſiècle d'ignorance & de fanatiſme, c'eſt que ces mêmes hommes devenus à leur tour dominans, furent dix fois plus perſécuteurs dans le nouveau Monde, qu'ils n'avoient été perſécutés dans l'ancien.

(33) Et, partageant la terre avec les habitans,
Leur montra des amis & non pas des tyrans.

En général les Anglois n'ont point maltraité les Sauvages lorſqu'ils ont établi des Colonies en Amérique. Il eſt vrai qu'il n'y avoit pas d'or dans le Pays où le hazard les avoit conduits, quoique ce fût celui de la *Pape-figuière*. Il n'eſt pas moins conſtant que ſur un ſi vaſte Territoire, chacun trouvoit de la place de reſte. Sans doute ils ſe ſont emparés des meilleurs terreins pour la culture, la chaſſe & la pêche ; mais au moins ils n'ont pas comme d'autres fait dévorer par leurs chiens les malheureux qu'ils n'oſoient pas manger eux-mêmes ; ils n'ont pas forcé l'Américain de défricher leurs terres, ou pour mieux dire les ſiennes ; ils ne l'ont pas réduit en eſclavage ; ils ne l'ont pas chaſſé de ſes poſſeſſions pour s'y établir. Quelques-uns même, comme le fameux Quaker Penn, ont

acheté

acheté des Sauvages les Pays qu'ils ont occupés. * Dans un lieu & dans un temps d'aſſaſſinats & de rapines, c'eſt preſque un mérite de n'être ni ſcélérat ni frippon.

O Anglois ! Anglois ! Nation jadis ſi grande & ſi reſpectable, vous qui avez long-temps offert aux yeux de l'univers dégénéré le ſpectacle impoſant de l'homme rétabli dans ſes juſtes droits & dans ſa dignité primitive, combien vous êtes déchus de votre ancienne gloire ! Vos priviléges, vos conſtitutions, vos uſages me rappellent en vain les Gouvernemens de

---

* Quelques Philoſophes modernes prétendent que ces marchés mêmes ſont injuſtes, & ils regardent les Sauvages comme des Mineurs, avec leſquels des Tranſactions ſemblables ſont nulles de plein droit. Cela peut être à la rigueur, quoiqu'il y ait beaucoup d'objections à faire à cette obſervation. Mais quand la juſteſſe ſeroit bien conſtatée, que l'on penſe au ſiècle, aux exemples affreux que donnoient les autres Nations, que l'on compare en un mot, & l'on ſera peut-être moins difficile,

la Grèce & de Rome, à leurs époques les plus floriſſantes. Qu'importe d'en avoir conſervé les formes ſi vous en avez perdu l'énergie & les vertus? La conſtitution n'a reçu aucune atteinte grave.— Cela peut être, malgré l'établiſſement d'une Armée * conſtamment ſur pied, même en temps de paix, & l'accroiſſement prodigieux de la Liſte civile. Je conviendrai

---

* Autrefois il n'étoit pas permis au Roi d'entretenir une Armée en temps de Paix, & le Parlement n'auroit pas donné les Subſides néceſſaires pour cet objet, qui, aux yeux d'un Peuple jaloux de ſa liberté juſqu'à l'excès, pouvoit, entre les mains d'un Souverain ambitieux & entreprenant, lui fournir des moyens d'oppreſſion. Au moins eſt-il conſtant, que le Monarque ayant le droit de nommer aux Emplois, cette circonſtance doit augmenter le nombre de ſes créatures. Pourquoi donc après cela, porter par des augmentations ſucceſſives la liſte civile, c'eſt à-dire les revenus du Roi, au décuple peut-être de ce qu'elle étoit il y a un ſiècle ? comme ſi l'on eût craint de ne pas multiplier aſſez les inſtrumens de la corruption !

même, ſi l'on veut, que virtuellement la conſtitution s'eſt affermie & perfectionnée depuis l'expulſion des Stuards. Mais encore une fois, de quoi ſervent aux Anglois tous les avantages de la révolution & d'un ſyſtême de Gouvernement, admiré avec raiſon par de grands Philoſophes & entr'autres par l'immortel Monteſquieu, ſi cette conception ſublime n'eſt qu'une belle théorie ſans application & ſans effet ? Il faut l'avouer, les combinaiſons que ſuppoſe un tel ouvrage, ſont bien ſupérieures aux ſyſtêmes politiques des Etats même les plus célèbres de l'antiquité. Mais ces Gouvernemens, avec une conſtitution médiocre & ſouvent vicieuſe, avoient des vertus non-ſeulement politiques, mais morales & individuelles, & l'époque de leur corruption a été préciſément celle de leur décadence. Anglois ! voilà l'écueil que votre ſageſſe auroit dû prévoir. L'exemple d'Athènes, ou pour vous

en offrir un plus digne de vous, celui de l'ancienne Rome, vous montroit en vain l'abus des conquêtes, les inconvéniens d'un trop grand commerce & le danger de l'opulence, trop ſouvent confondue avec la proſpérité. Voyez ce que vous fûtes ſous Elizabeth, ſous Cromwell même, que ſes talens & votre gloire ont abſous d'un crime peut-être moins excuſable à vos yeux que celui d'un régicide, je veux dire le crime de la tyrannie, & d'une tyrannie plus réelle & plus violente que celle dont il prétendoit vous avoir affranchis. Vous n'aviez alors l'Empire, ni de l'Amérique ſeptentrionale, ni de l'Inde, ni même celui de la Mer, pour lequel vous avez depuis fait tant de mal à l'Univers & à vous-même. Votre commerce concentré dans de juſtes bornes, augmentoit le prix de vos productions territoriales, qui font l'aiſance d'une Nation, mais il ne livroit point à votre cupidité celles

des autres parties du monde, qui n'enrichiſſent que des individus. Vos armes redoutables à vos Ennemis étrangers & domeſtiques, aſſuroient vos jouiſſances, ſans envahir, ſans troubler celles de l'Etranger. Alors, ce n'étoit point le nom Anglois que l'humanité chargeoit de malédictions dans les deux Indes. Mais alors vous aviez des héros & des ſages pauvres, ou du moins deſintéreſſés ; & aujourd'hui vos grands hommes ſont des Uſuriers & vos marchands des Rois. Le bon Penn, dont nous avons déjà parlé, conſacra en partie ſa fortune au bonheur de ſes ſemblables ; le Lord Clive n'eſt devenu le plus riche Particulier de l'Europe, qu'au prix des pleurs & du ſang des malheureux Indiens. Il crié, il ſe ſoulève contre vous le ſang de ces innocentes victimes, il demande vengeance, & il l'obtiendra. Des * millions de ces

---

* Les maux que les Anglois ont fait dans l'Inde

infortunés ne ſeront pas péris en vain, ſoit de famine, ſoit par les armes, mais toujours pour l'intérêt de votre inſatiable cupidité. Tous vos efforts, tous vos débats, pour vous ſouſtraire à ce juſte châtiment, ſont ridicules & ſuperflus. L'abus de la proſpérité vous a conduits à l'oppreſſion & au crime, & vous arriverez par le crime, à l'opprobre & à la deſtruction. Il n'eſt qu'un moyen peut-être de prévenir cet évènement. O Anglois ! écoutez la voix d'un Etranger qui s'intéreſſe à votre exiſtence & aux yeux duquel,

---

ne peuvent être comparés qu'à ceux des Eſpagnols dans l'Amérique. Les derniers débats Parlementaires de l'ancienne Chambre des Communes, ont mis ſous les yeux du Public les faits les plus récens. En voici un qui eſt peut-être moins connu, & qui n'eſt pas moins authentique. Il y a quelques années que la famine a enlevé plus de trois millions d'habitans au Bengale, par la diſette du Riz, que le Gouverneur Anglois avoit accaparé.

vous paroiſſez comme ces antiques monumens dont les débris, malgré les outrages du temps & des hommes, inſpirent encore l'admiration & le reſpect. Les progrès du mal ſont trop évidens, trop terribles, pour entreprendre de le guérir. La gangrène corrode les membres de votre corps politique, un d'entr'eux s'eſt déjà détaché; vous tentez en vain la cure de l'autre; il infectera le tronc, s'il n'en eſt au plutôt ſéparé. Tous les topiques ſont inutiles, il n'y a que l'amputation qui puiſſe ſauver le reſte, peut-être encore ſain, mais qu'il eſt temps de délivrer de cet ennemi mortel, ſi l'on s'occupe réellement de ſon ſalut.

Je demande pardon aux Lecteurs François de cette Allégorie dans le genre britannique; mais en adreſſant la parole aux Anglois, j'ai cru pouvoir parler un inſtant leur langue. Au ſurplus, ce n'eſt pas de ſtyle qu'il s'agit, c'eſt de raiſon & de vérité.

Il faut d'abord commencer par bien m'expliquer. Lorſque je parle de *Deſtruction*, je n'entends point par ce mot l'anéantiſſement ou la conquête de la Grande-Bretagne. C'eſt une exagération que j'abandonne à ſes Orateurs Parlementaires. Au figuré, la deſtruction d'un Peuple libre eſt, ſelon moi, la perte de ſa liberté. Or, voilà ce que je ne crains pas de prédire aux Anglois s'ils s'opiniâtrent à vouloir retenir encore l'Empire de l'Inde, qui tôt ou tard leur échapera. De deux choſes l'une, cette Poſſeſſion eſt utile ou onéreuſe. Dans le premier cas, la Couronne s'en emparera & quelque reſtriction que l'on mette à l'influence que lui donnera ce ſurcroît de pouvoir, il lui en reſtera toujours aſſez pour achever de détruire l'équilibre, & renverſer ainſi, plus ou moins promptement, l'édifice de la conſtitution. Si au contraire, comme cela eſt à peu près démontré, l'Angleterre, c'eſt-à-dire,

la Nation obligée de payer les dettes de la Compagnie, ſans participer * aux bénéfices d'un commerce mis en monopole, ſe ruine doublement, & par ce qu'elle perd & par ce qu'elle manque de gagner ; je ne vois pas ce qui l'empêche de jetter loin d'elle un fardeau qui l'accable, & qui la deshonore. Malgré cela, il en ſera de l'Inde comme de l'Amérique, l'Angleterre n'affranchira jamais ſon Eſclave, il faudra qu'il briſe lui-même

---

* On dira peut-être que ce bénéfice rentre en effet dans les mains du Public par le moyen des actions. Mais, 1°. les Actionnaires de la Compagnie, ne ſont pas la Nation. 2°. Les profits preſqu'entièrement abſorbés par l'énormité des dépenſes, ſe réduiſent pour eux à très-peu de choſe. 3°. Ils ſe trouvent privés par là de capitaux dont ils pourroient faire un emploi plus utile. 4°. Enfin, tout commerce excluſif tel que celui de l'Inde, eſt par ſa nature-même d'autant plus pernicieux qu'il eſt plus floriſſant, puiſqu'il prive le reſte des Négocians des Vaiſſeaux, des bras, des fonds même dont ils pourroient avoir beſoin pour leurs ſpéculations particulières.

ſes fers. Le motif de cette obſervation eſt ſenſible. Quoique la Nation n'ait rien de commun avec la Compagnie, quoique la Compagnie elle-même ſoit ruinée & banqueroutière, ainſi que l'a déclaré M. Fox en plein Parlement, les Nabobs * ſoi-diſans ſerviteurs de la Compagnie, ſont riches à millions, & par conſéquent, ils ont des créatures, du crédit, un parti enfin. D'ailleurs, ils ſont tirés du Corps des Actionnaires qui ne s'apperçoivent pas, où s'embarraſſent peu du tort que ces fortunes particulières font à l'intérêt général, & ne s'occupent que des moyens de parvenir à ces mêmes places, où l'excès de la rapine & des dépréda-tions en aſſure l'impunité. C'eſt ainſi que la Compagnie ſe maintiendra par ſes abus, même juſqu'à ce que

---

* On appelle en Angleterre *Nabobs*, les Officiers ou ſerviteurs (*ſervants*) de la Compagnie, qui ont fait fortune dans l'Inde.

l'Inde faſſe enfin juſtice de cette deſpote barbare & faſtueuſe, & celle-ci, en mourant, ne laiſſera à l'Angleterre pour tout héritage que la misère, l'opprobre, & la ſervitude ou l'anarchie ; car au moral comme au phyſique, il y a des maux qui ne viennent jamais ſeuls, & qui ſe tiennent, pour ainſi dire, par la main.

On me dira peut-être que la Nation, plus éclairée & plus juſte que les Actionnaires, puiſque ſes intérêts ſont ſi différens, ne ſera pas aſſez dupe pour ſouffrir dans ſon ſein ce ver rongeur qui la mine. C'eſt encore une erreur. La Nation, c'eſt-à-dire la multitude, ne voit que par les yeux du préjugé & de la paſſion. L'habitude ſur-tout eſt ſon grand mobile. On lui dira que l'Inde eſt une ſource inépuiſable de richeſſes pour l'Angleterre. Elle eſt accoutumée à ce paradoxe & elle le croira. On lui dira auſſi, qu'il eſt de ſon

honneur de garder ce vaſte Empire, & ſon orgueil, flatté de ces ridicules cajoleries, lui fera oublier combien il eſt abſurde de voir un Peuple libre tirer vanité d'avoir des Eſclaves. C'eſt cette inconcevable illuſion qui a prolongé pendant plus de ſept ans la guerre d'Amérique. Le pouvoir du Parlement lui-même, en ſuppoſant qu'il fût plus ſage, échouera contre cette réſiſtance d'un inſtinct ſtupide. On en a un exemple tout récent dans l'affaire du Bill de réforme pour l'Inde, qui a brouillé la dernière Chambre des Communes avec la Nation.

Mais ne mets-je pas en fait ce qui eſt en queſtion, en établiſſant une alternative, d'après laquelle l'Inde ſeroit également deſtructive de la conſtitution & de la liberté Britannique, ſoit que ſon adminiſtration continuât de reſter à la Compagnie, ou qu'elle paſſât entre les mains du Gouvernement? N'eſt-il pas poſſible

d'imaginer à ce ſujet un plan, qui, refondant en quelque ſorte ce corps uſé, n'en conſerve que les avantages? Si, comme la choſe eſt très-facile, on interdit à la Couronne tout ce qui, dans un pareil arrangement, pourroit lui fournir des moyens quelconques d'oppreſſion, en ſuppoſant même que l'Inde ne contribue pas au bien-être des Anglois, par les demandes conſidérables de leurs marchandiſes, & par conſéquent le hauſſement de leur prix, par celui des ſalaires de leurs ouvriers, par les ſommes immenſes que ſon commerce mettra en circulation, &c. &c. &c. comment pourra-t'elle devenir pour eux un inſtrument de ruine & de ſervitude? Comment! par ſes ſuccès mêmes. Admettant pour un moment l'exiſtence preſque impoſſible de toutes ces données, ſavoir un Gouvernement affamé de prérogatives & d'argent, qui ſacrifie ſans compenſation ſes droits de Souveraineté ſur

un Pays immenſe & riche, à une Compagnie de Marchands ſes ſujets; cette Maiſon de commerce paſſant tout-à-coup de la banqueroute à l'extrême opulence, & la Nation qu'elle ruine enrichie par ce reflux d'or & d'argent, dont la Compagnie inondera l'Angleterre, que réſulteroit'il d'une poſition auſſi brillante ? Préciſément ce qui eſt réſulté pour l'Eſpagne des tréſors de l'Amérique. Chacun voudra puiſer à la ſource dans cette corne d'abondance. La moitié de la Nation déſertera l'Angleterre pour aller piller l'Inde. Le Pays ſe dépeuplera, les terres reſteront en friche ; les Loix toujours ſans force contre la ſéduction de l'or, ne ſeront plus que de vaines formules. Je ne parle pas des mœurs : il y a long-temps qu'elles ne ſont plus comptées pour rien dans la plûpart de nos Gouvernemens modernes, où l'on a calculé tout, excepté la force de la vertu. Dans

cet état de dépravation, ou plutôt de brigandage, la Nation ſera trop heureuſe, qu'un maître quelconque vienne imprimer le mouvement uniforme de l'autorité, aux courans oppoſés de toutes ces volontés particulières, époque d'anarchie ou plutôt de diſſolution ; & c'eſt ainſi que le deſpotiſme deviendra en quelque ſorte un bienfait, pour un Peuple ſi fier de ſa liberté.

(34) Où ſes Enfans coëffés d'un feutre à large bord,
Et priſant auſſi peu le rang que la toilette.....

Cela n'eſt pas entièrement exact. Les Quakers de Penſilvanie ne reſſemblent point à ceux d'Angleterre, qui pouſſent juſqu'à un excès ridicule le coſtume de la ſimplicité. Ceux-là, au contraire, ſont, ſinon faſtueux, au moins recherchés dans leur garderobe. Des habits du drap le plus fin, le plus beau linge, les bas de ſoie même ſont en partie, ce qui les diſtingue des autres Habitans de Philadelphie.

(55) De leurs *chaſtes Beautés* le fard eſt la pudeur.

Non-ſeulement les Américaines ne mettent point de rouge, mais, quoiqu'en diſe un Relateur moderne, elles méritent le nom qu'on leur donne ici. Bien loin d'être laides, comme il l'aſſure, elles ſont en général fraîches & jolies. Les femmes du Jerſey entr'autres, ſont célèbres par leur beauté.

Le même Auteur prétend auſſi, que les hommes ne vivent pas long-temps en Amérique, & ſa raiſon, c'eſt qu'en ſe promenant dans les cimetières, il a vu par les épitaphes, qu'on y enterroit beaucoup moins de vieillards que de quarantenaires & de jeunes gens. Mais il n'étoit pas néceſſaire d'aller en Amérique, ni d'y faire un cours de ſépultures, pour parvenir à une pareille découverte. Il auroit obſervé cela en Europe & en France comme dans les Etats-Unis, parce que c'eſt la

Loi de la Nature, qui eſt uniforme & invariable. D'ailleurs, c'étoit plutôt ſur les vivans que ſur les morts, qu'il auroit dû porter ſes regards, pour un examen de cette nature; & alors il auroit vû qu'il y a des vieillards en Amérique comme partout ailleurs, & beaucoup plus, peut-être, que dans pluſieurs de nos Campagnes.

(36) Tandis que de Paſſy, le ſage politique,

Bienfaiteur des humains, en Morale, en Phyſique.

La Phyſique & la Morale, qui, pour tous les vrais Philoſophes, eſt la ſaine politique, ne ſont pas à beaucoup près les ſeules ſciences que poſſéde M. Franklin. C'eſt en général un des hommes les plus érudits de l'Europe; il ſait même une infinité de choſes ignorées par des perſonnes très-inſtruites, ainſi qu'on en pourra juger par le paſſage ſuivant, traduit des Papiers anglois.

» Le Docteur Franklin eſt con-
» noiſſeur en vîtres peintes. Une des
» fenêtres de Saint Benoît à Paris,
» & une autre ſur le Maître-Autel
» de l'Egliſe des Mathurins, ſont deux
» monumens des plus curieux en ce
» genre. Il y a quelques années que
» ce Savant a expliqué le ſujet du
» premier Tableau à pluſieurs Sei-
» gneurs François, & leur a fait voir
» qu'il avoit été donné, en 1525, par
» un Peintre nommé Kerver, qui
» avoit épouſé une Demoiſelle.....*
» fille d'un Libraire de Paris «.

» Un très-vieux Livre où perſonne
» ne comprenoit rien, & qui étoit ſi
» déchiré, qu'à peine pouvoit-on
» en tourner les feuillets, fut un jour
» préſenté à M. Franklin. Après quel-
» ques minutes d'examen, il démontra
» que c'étoit une traduction dans la

---

* Ici devoit être le nom de la Demoiſelle, à la place duquel, le Traducteur par inadvertance, avoit répété le nom de Kerver.

» langue originale des Sauvages de » l'Amérique. Non ſeulement il cita » l'année dans laquelle ce Livre avoit » été imprimé en Angleterre, mais » les noms du Traducteur & de l'Im- » primeur. La paſſion de ce grand » homme pour les ſciences utiles, » ſecondée du goût le plus brillant » & le plus hardi, l'a rendu l'orne- » ment & la gloire de la Nature » humaine «. ( Extrait du London courant, du 7 Juillet 1783 ).

(17) Payne, par les travaux de ſa plume éloquente,
Eclairoit la raiſon, enflammoit les eſprits,
Et de la liberté hâtant la marche lente,
De ſon éclat vainqueur frappoit les yeux ſurpris.

M. Payne, eſt peut-être un des hommes qui ont le plus contribué à l'indépendance de l'Amérique. Au moins, tous ſes compatriotes conviennent que l'ouvrage intitulé : *Le Sens commun*, qu'il a publié à ce ſujet, a achevé de déterminer les eſprits encore incertains. C'eſt un des Livres qui ont fait, ſinon le plus de bruit,

au moins le plus d'effet dans le monde, circonſtance aſſez rare pour une Production Littéraire. Jamais, depuis Démoſthènes, l'éloquence n'a eu une influence auſſi marquée & auſſi glorieuſe ſur la Politique, ou pour mieux dire ſur le ſort des Nations. Le ſuccès même des Philippiques, ne peut pas être comparé à celui du *Sens commun*, puiſque l'Orateur Athénien n'a fait que retarder de quelques années la ſervitude de ſon pays, & que le Philoſophe de Philadelphie a non-ſeulement aſſuré l'Indépendance du ſien, mais l'a transformé en un grand Empire, & a donné par cette nouvelle création un ébranlement général au monde politique.

M. Payne eſt Auteur de pluſieurs autres ouvrages, tous également ſur les affaires publiques, mais le plus célèbre après le *Sens commun*, eſt ſa Lettre à l'Abbé Raynal ſur l'Hiſtoire de la Révolution d'Amérique, écrite

par ce dernier. Cette Lettre a eu un ſuccès prodigieux en Amérique, & même en Angleterre, où il s'en eſt fait trois éditions en moins de deux mois. Elle ne paroît pas avoir produit la même ſenſation en France, où ſa traduction a été imprimée au commencement de l'année 1783. J'ignore ſi elle a été bien vendue ; tout ce que je ſais, c'eſt que perſonne ne m'en a parlé, & qu'il n'en a pas même été rendu compte dans les Journaux, du moins dans ceux qui ſont les plus répandus, tels que le *Mercure* & le *Journal de Paris*. Cette circonſtance aſſez ſingulière, nous a fait croire qu'on ne ſeroit peut-être pas fâché de trouver ici la Préface d'une autre Traduction de ce même ouvrage, que l'Auteur n'a point imprimée quand il a ſu qu'il avoit été gagné de vîteſſe. Il a bien voulu nous permettre de faire uſage de ce morceau, & nous le plaçons ici, d'autant plus volontiers, qu'on y

trouvera des détails intéreſſans, non-ſeulement ſur cet ouvrage peu connu, mais ſur l'Auteur lui-même, (M. Payne) ou du moins ſur ſon génie & ſur ſon ſtyle. Quant à ſon état, c'eſt un Homme de Lettres, Membre de l'Univerſité de Philadelphie. Il a été pendant quelque temps Secrétaire du Miniſtre des affaires étrangères en Amérique ; mais il s'eſt bientôt démis de cette place, pour ſe livrer avec plus de liberté à ſon goût pour l'étude, & ſur-tout pour l'Indépendance, ſi néceſſaire à tout homme, qui, comme lui, ſe charge de l'emploi délicat de dire la vérité à ſes Concitoyens.

*Avertiſſement mis à la tête d'une Traduction manuſcrite de la Lettre à l'Abbé Raynal ſur l'Hiſtoire de la Révolution d'Amérique, &c. par M. Payne.*

„LA prétendue Hiſtoire de la Révolution d'Amérique, par M. l'Abbé Raynal, eſt, comme tous ſes autres

ouvrages, un cadre où il raſſemble une foule de ſujets preſque toujours étrangers l'un à l'autre, & quelquefois même entièrement diſparates. Une hardieſſe qui va juſqu'à la licence, des déclamations, des paradoxes, des digreſſions continuelles, ſur-tout beaucoup d'inexactitudes, des fauſſetés même; voilà tout ce qu'on remarque à travers le vernis d'un ſtyle inégal & peu approprié au ſujet ; mais en général éloquent, animé, & ſouvent plein de chaleur & d'énergie. Effrayé des impreſſions que pouvoient produire, & la réputation de l'Auteur & l'ouvrage-même, tout imparfait qu'il eſt, j'avois entrepris de le réfuter, & mon travail étoit déjà même aſſez avancé; lorſque le Pamphlet de M. Payne m'eſt tombé entre les mains. Il eſt inutile d'ajouter après cela que mon premier ſoin a été de jetter au feu mes brouillons informes ; car, que dire ſur l'Amérique, après un Américain, & un Américain Auteur du *Sens commun* ".

„ Tout le monde, tant politique que littéraire, a connu cet ouvrage célèbre, & j'oſerois dire immortel, qui, au jugement-même de l'Abbé Raynal, a, ſinon cauſé, au moins déterminé & accéléré la fameuſe Déclaration de l'Indépendance de l'Amérique. Si quelqu'un a le droit d'être l'avocat de cette grande cauſe, c'eſt ſans contredit celui dont les écrits l'ont ſi bien fait connoître. Il ſeroit-même à ſouhaiter pour l'intérêt de la vérité, que nul autre que lui n'en fût le défenſeur, & ſur-tout l'Hiſtorien, au moins d'ici à quelque temps. En effet, M. l'Abbé Raynal n'eſt pas le ſeul Ecrivain mal inſtruit ſur cette matière, & ſes erreurs, comme l'obſerve M. Payne, lui ſont communes avec tous les Auteurs qui ont parlé de la Révolution d'Amérique “.

„ Nous ne craignons pas d'aſſurer au Public, qu'il trouvera dans la Lettre du Philoſophe de Philadelphie, plus

plus d'inſtructions ſur cet objet que dans aucun autre ouvrage. Une choſe qui paroîtra étrange & que la lecture de cette Lettre démontrera juſqu'à l'évidence, c'eſt que, malgré tant de volumes, où il n'eſt queſtion que de l'Amérique & de la Révolution, on ne connoît point encore en France ces Américains dont on s'occupe depuis ſi long-temps. Leurs Finances, leur Politique, leur Adminiſtration, leur Hiſtoire-même, tout cela eſt obſcur & falſifié. M. Payne eſt le premier qui ait porté le flambeau de la vérité ſur tous ces objets «.

» Au ſurplus, on ſent bien qu'un ouvrage de cette nature, n'eſt pas ſuſceptible des mêmes beautés de ſtyle qu'un Diſcours tel, par exemple, que celui de M. l'Abbé Raynal ſur la Révolution d'Amérique. *L'Aſſertion vole & la diſcuſſion ſe traîne*, comme a dit avec raiſon M. de Marmontel, dans ſon Apologie du

Théâtre, en réponſe à la fameuſe Lettre de Rouſſeau. Mais ici ce n'eſt pas d'éloquence, c'eſt de vérité qu'il s'agit. Je me ſuis tellement pénétré de ce principe, que je l'ai cru ſuffiſant pour m'autoriſer à faire quelques coupures à l'ouvrage de M. Payne «.

» En effet, après avoir conſacré la moitié de ſa Lettre à relever toutes les erreurs de faits qui ſe trouvent dans l'ouvrage de M. l'Abbé Raynal, il attaque enſuite ſes raiſonnemens, & certainement cette partie n'eſt pas la moins intéreſſante du Livre de M. Payne. C'eſt-là qu'il appelle au Tribunal de la Philoſophie & de la vérité, l'Ecrivain audacieux qui, ſous prétexte d'en défendre les droits, eſt ſouvent le premier à les méconnoître & à les enfreindre. C'eſt-là qu'il fait voir le néant de ces Aſſertions téméraires, auſſi injurieuſes pour la raiſon que pour les Nations reſpectables qu'elles calomnient. C'eſt-là,

enfin, que l'Auteur déploie une ſagacité, une logique, & même une éloquence rare par-tout, & principalement dans les écrits polémiques. Mais comme parmi ces diſcuſſions, il en eſt quelques-unes qui l'écartent entièrement de ſon ſujet, je me ſuis attaché de préférence à celles qui l'y ramènent. Quant aux morceaux qui m'ont paru retarder la marche de l'ouvrage, je les ai ſacrifiés quoiqu'à regret, à la ſérie des preuves dont ces digreſſions pouvoient rendre l'effet moins ſenſible. D'ailleurs, les paſſages que j'ai ſupprimés, ſont non-ſeulement étrangers au ſujet, mais ſouvent-même très-métaphyſiques, quoique très-beaux, & leur mérite pourroit n'être pas bien ſenti par un aſſez grand nombre de perſonnes qui n'ont pas l'habitude ou le goût du travail d'eſprit néceſſaire, pour faire avec fruit ces ſortes de lectures «.

» Ce n'eſt point que M. Payne

n'ait ſouvent l'art de revêtir ſes penſées, même les plus abſtraites, de ces couleurs vives, de ces expreſſions figurées, qui, donnant en quelque ſorte un corps aux idées, les rendent beaucoup plus ſenſibles qu'une fatiguante ſérie de Syllogiſmes. Mais ce ſtyle même n'eſt pas fait pour tous les Lecteurs, &, quand M. Payne court la carrière des Locke & des Monteſquieu, il mérite réellement de n'avoir que leurs juges. On pourra s'en convaincre par le morceau ſuivant, ſur les avantages du progrès des ſciences, pour éteindre ces haines inexplicables par leſquelles les différens Peuples de la terre ſont plus éloignés les uns des autres, que par les eſpaces qui les ſéparent «.

» Les Lettres & les Sciences, ces » divinités bienfaiſantes, parcourent » l'Univers pour y rapprocher la vaſte » famille du genre humain, trop » long-temps déſunie. Les préven- » tions, les animoſités nationales,

» ces vieux enfans de l'ignorance &
» de la barbarie, disparoissent à l'ap-
» proche de la Philosophie, qui n'est
» autre chose que l'instruction ou la
» culture de l'esprit, appliquée au
» bonheur des humains. Sa voix ra-
» nime dans le cœur des mortels
» cette affection réciproque, éteinte
» par des préjugés stupides. Plus les
» Sciences & la Philosophie font de
» progrès, plus la bienveillance s'é-
» tend, & chacun de leurs pas est
» marqué par quelque nouvelle ami-
» tié. Graces à leurs bienfaits, les
» Peuples les plus éloignés dépouillent
» peu à peu ces formes repoussantes
» & fâcheuses d'étrangers, qui crai-
» gnent toujours la surprise, & l'on
» voit s'établir entre tous les hommes
» une langue universelle, au moyen
» de laquelle ils peuvent se parler &
» s'entendre réciproquement. La Phi-
» losophie, qui n'adopte aucun pays
» en particulier, mais qui est la
» patronne & la bienfaitrice com-

» mune de toutes les Nations, a » ouvert un temple où elles ſont » toutes admiſes. Son influence ſur » l'eſprit humain, comme celle du » ſoleil ſur les terres froides & » humides, l'a préparé depuis long- » temps à un plus grand dégré de » culture & d'amélioration. Le Phi- » loſophe d'un pays ne voit point » un ennemi dans le Philoſophe d'une » autre contrée. Il prend ſa place » dans le Temple, ſans s'informer » quelle eſt la perſonne qui eſt aſſiſe » à côté de lui «.

» Ce morceau pris au hazard, nous ſemble, malgré la foibleſſe de la traduction, prouver que M. Payne a le talent peu commun de réunir le mérite de l'expreſſion à celui de la penſée. Les perſonnes qui liront les ouvrages de cet Auteur, dans ſa langue, s'appercevront à ſa manière d'écrire, qu'il n'a pas ces préven- tions nationales, contre leſquelles il s'élève avec tant de raiſon, & que,

bien loin de mépriſer les Ecrivains François, il s'eſt pénétré de la lecture de nos Maîtres, tels que Montagne, Monteſquieu & Rouſſeau; s'il n'invente point toujours ſes idées, il ſe les approprie au moins par ſa manière de les exprimer, manière originale & pittoreſque, bien différente de ces formes paraſites qui ſemblent jetter dans le même moule toutes les phraſes de la plûpart de nos beaux eſprits modernes ".

" Nous ne craignons pas de le dire: M. Payne annonce un Homme aux Lettres & à la Philoſophie. Après avoir contribué à l'affranchiſſement de ſes Compatriotes, il doit être doux pour lui d'ouvrir par ſes écrits de nouvelles ſources de bonheur à tous les hommes. Il a jetté dans cet ouvrage quelques idées ſur le perfectionnement de la ſociété, non pas d'Hommes à Hommes, mais de Nations à Nations, qui, comme il l'obſerve lui-même avec raiſon, ſont

encore ſur ce point dans l'état de Nature, le plus brut & le plus ſauvage. Il fait voir que cette nouvelle eſpèce de civiliſation, qui nous manque, non-ſeulement n'eſt pas impraticable, mais doit même être plus facile à effectuer que la première. Cette Théorie, auſſi neuve qu'intéreſſante, nous a paru ſublime, & nous invitons M. Payne à l'approfondir & à la développer. Mais nous l'invitons ſur-tout à donner l'Hiſtoire de la Révolution d'Amérique, ſi défigurée par nos Auteurs Européens & que lui ſeul eſt digne d'écrire. Ce n'eſt pas aſſez d'être le Platon de ſon Pays, il doit en être le Thucidide ".

(38) Manes des Monteſquieu, des Rouſſeau, des Voltaire.

Ces trois grands Hommes ſont les Auteurs François les plus connus ; mais le premier eſt celui dont la réputation eſt la mieux établie dans

certains Pays étrangers, & principalement en Amérique. Quant à la France, ſon ſort y a extrêmement varié. *L'eſprit des Loix*, auquel M. de Monteſquieu doit toute ſa célébrité, ſur-tout hors de ſa Patrie, peut bien être mis au nombre de ces ouvrages, deſquels on a dit : *Habent ſua fata Libelli.* D'abord reçu avec aſſez de froideur, puis repris avec enthouſiaſme, il eſt peut-être actuellement beaucoup plus vanté, cité-même qu'il n'eſt lû. Voici ſans contredit une bizarrerie ; ce n'eſt pas la ſeule. Si l'opinion littéraire au ſujet de ce Livre a éprouvé tant de viciſſitudes, l'opinion religieuſe n'a pas été plus conſtante. Lors de l'apparition de l'eſprit des Loix, cette production vraiment neuve, hardie & très-peu analogue à la nature de notre ſol y fut, ſinon proſcrite, au moins vivement cenſurée & livrée à tous les aboyeurs de Collége, qui la harcelèrent de leur mieux. Depuis, la

chance a tourné au point que plusieurs Prédicateurs n'ont pas craint d'en citer avec éloge des paſſages dans leurs Sermons. Malgré cela, je ne crois pas que les œuvres de Monteſquieu, y compris-même les *Lettres Perſanes* & le *Temple de Gnide*, faſſent partie de la Bibliothèque des Chartreux ou des Carmélites.

Rouſſeau (de Genève bien entendu) s'eſt auſſi un peu reſſenti de cette fluctuation, dans l'opinion publique, au moins de la part des dévots. Cependant, la Confeſſion du Vicaire Savoyard eſt, comme nous l'avons déjà dit, un hors-d'œuvre très-déplacé, très-ſcandaleux, & qui affligera toujours non-ſeulement les bonnes ames, mais les bons eſprits. Auſſi, ce qui fera vénérer ſa mémoire en Amérique n'eſt point cet Epiſode, mais le reſte de l'ouvrage, un des plus utiles qui aient jamais été compoſés, le *Contrat ſocial*; la *Lettre ſur les Spectacles*, & en général

cette Morale, auſſi forte & auſſi ſublime que ſon ſtyle, qui conſacre en quelque ſorte les écrits de cet Homme vraiment extraordinaire, & fait reſpecter juſqu'à ſes erreurs. Malgré cela, nous ſommes forcés de convenir que l'Amérique eſt en effet le ſeul Monaſtère où l'on doive s'attendre à trouver les œuvres de Rouſſeau, même *Abomini irreligione expurgata*.

Quant à Voltaire, certains ouvrages qu'on lui attribue, ne peuvent certainement le faire honorer nulle part où il y a des hommes qui connoiſſent le prix de la Religion & des mœurs. Mais vraiſemblablement, l'Auteur, en parlant de ce grand Ecrivain, ne le jugeoit que d'après les écrits qu'il a avoués. Or, il eſt conſtant que ces écrits, malgré quelques traits peut-être encore répréhenſibles, ſont en général des monumens immortels, où la bienfaiſance, la ſenſibilité, l'amour des hommes enfin, c'eſt-à-

584



dire la plus utile & la plus belle des vertus, ne ſemblent s'être revêtus de tout l'éclat du génie & des talens, que pour rendre leurs triomphes plus brillans & plus efficaces.

*F I N.*

E786
B769v